

VIE

OBLATE

Autrefois/Formerly: **ÉTUDES OBLATES**

LIFE

MARS/MARCH 1976

**TOME TRENTE-CINQUIÈME
VOLUME THIRTY FIVE**



L.J.C. et M. I.

M^{gr} de Mazenod et Pie IX (I)

Pioneer Days in British Columbia

Une nomination épiscopale problématique

OTTAWA, CANADA

SOMMAIRE
TABLE OF CONTENTS

Henri Verkin

Le Bx Eugène de Mazenod et Pie IX (1)

Nicolas Coccola

Pioneer Days in Okanagan and Kootenay (1883-1890)

Gaston Carrière

*Nomination du Père Isidore Clut, o.m.i., évêque d'Arindèle
et auxiliaire de Mgr Henri Faraud, o.m.i., 3 août 1864*

Le Bx Eugène de Mazenod et Pie IX*

Mgr C.-J.-Eugène de Mazenod a connu six papes. Pie VI régnait à Rome quand Eugène, âgé de 9 ans rejoignait son père en exil Nice, alors dans le territoire des États de Sardaigne. Mais le premier pape que le futur évêque de Marseille a vu, ce fut Pie VII. Celui-ci revenait de Fontainebleau et rentrait en ses Lats. Il traversa la Provence; défense lui ayant été faite d'entrer dans les villes, c'est aux abords d'Aix que la foule alla l'acclamer; parmi elle l'abbé de Mazenod ne fut pas le moins enthousiaste.

Léon XII, le successeur de Pie VII, devait être autrement connu. Il allait approuver l'institut fondé par le P. de Mazenod le 25 janvier 1816 sous le nom de Missionnaires de Provence, Aix même. Venu Rome en vue d'obtenir l'approbation des Constitutions et Règles de sa Congrégation, le P. de Mazenod y demeura du 26 novembre 1825 jusqu'au 4 mai suivant. Par deux fois le Fondateur eut l'honneur et la joie d'être reçu par le Saint-Père: le 20 décembre pour lui présenter sa requête et le 15 avril pour son audience d'adieu. En cette audience l'heureux Fondateur put manifester sa reconnaissance d'avoir vu ses vœux exaucés au-delà, de toute espérance et recevoir du Saint-Père la bénédiction *de rore cœli* avant de rentrer en France.

Le P. de Mazenod n'a pas rencontré Pie VIII, pas du moins comme pape. Mais il l'a vu encore cardinal. Malgré les apparences, le cardinal Castiglione appuya chaleureusement auprès de Mgr Marchetti, secrétaire de la Commission chargée de l'examen des Règles, la démarche du P. de Mazenod.

Grégoire XVI, élu la mort de Pie VIII, fut prié par Mgr Fortuné de Mazenod de promouvoir son neveu l'épiscopat. Cette démarche n'avait qu'un but: empêcher que le diocèse de Marseille, menacé de suppression, restât sans évêque. Mais ce qui devait délivrer le Fondateur des soucis de voir son Institut à la merci des fantaisies des pouvoirs civils allait être pour lui source de grands embarras et de lourdes peines. Nommé évêque *in partibus* (titulaire) d'Icosie et sacré à Rome, à l'insu du Gouvernement français, il dut, à peine rentré à Marseille, retourner à Rome, appelé par Grégoire XVI, pour se disculper des reproches que lui adressait le roi Louis-Philippe, et qui avaient été, à la Secrétairerie d'État, crus plus ou moins fondés.

Au cours de ces difficultés, ^{Mgr} de Mazenod fut reçu quatre fois par le Pape. Dieu aidant, l'évêque d'Icosie sut éviter tout ce qui aurait pu ternir son amour pour le Saint-Siège. Quoique très affecté par ces manœuvres politiques, le Bienheureux s'oublia lui-même et, faisant abstraction de son propre sens, ne cessa de manifester une grande soumission à la personne du Vicaire du Christ. On le vit bien dans la suite et Grégoire XVI lui garda toute son estime. Aussi, quand Mgr Fortuné offrit sa démission et demanda d'avoir comme successeur à Marseille son neveu, le Pape s'empessa d'accéder à sa requête et nomma le Bienheureux évêque résidentiel. Ce dernier eut d'ailleurs la joie de constater personnellement que le Saint-Père lui donnait sa confiance. Ce fut lors du voyage qu'il fit à Rome en 1845 pour le mariage de son unique nièce Césarine de Boisgelin avec le marquis de Damas.

L'audience papale, écrit-il dans son *Journal*, fut accordée le jour même où elle fut demandée [16 juillet]. Le Saint-Père me retint une heure et demie et me traita avec une affection extraordinaire [...] Il voulut lire à haute voix la lettre que je lui avais adressée au sujet des Jésuites [...] et voulut garder ma lettre qui lui plut apparemment et qu'il plaça dans le tiroir de son bureau [...] Je ne répéterai pas tout ce qui fut dit dans cette mémorable audience¹. J'ai la conscience d'avoir fait mon devoir me trouvant moi 8v8que en présence du Chef de l'Église qui me traita en frère dès le début [...] et dans tout le cours de la séance, lorsqu'il m'embrassa affectueusement en me pressant contre son cœur et lorsqu'il me témoigna le désir de me revoir avant que je quittasse Rome.

Aussi l'on comprend que le Bienheureux, la mort de Grégoire XVI ait publié un *mandement* tout l'éloge du pontife défunt. Toutefois c'est moins ce qui le regarde personnellement que ce qui regarde l'Église universelle que souligne ce *mandement*². Et ce *mandement* nous amène ce qui fait l'objet du présent article, car si Léon XII, parce qu'il approuva sa Congrégation, et Grégoire XVI,

qui l'a fait évêque, ont eu une grande place dans le cœur de Mgr de Mazenod, c'est pourtant avec Pie IX que le Bienheureux a été le plus en rapport. Nous le montrerons d'abord dans l'accueil de son élection, puis dans l'exil qui suivit la révolution Rome et enfin lors de la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

I. Le Bx Eugène de Mazenod et l'élection de Pie IX.

Avant même de connaître le nom du successeur de Grégoire XVI, dans le *mandement* cité plus haut, l'évêque de Marseille écrivait: "Saluons avec amour ce nom inconnu, et en nous prosternant par la pensée devant le Pontife qui est attendu, vénérons en sa personne J. C., l'éternel Pontife de son Église et le souverain Pasteur de toutes les âmes."

L'année suivante, en proclamant le Jubilé accordé pour l'exaltation de Pie IX, il écrivait: "Aussi, à peine invoqué, l'esprit consolateur, le Paraclet qu'il [Jésus] nous avait promis, vint faire son choix, qui nous donna un père dans la personne du vicaire de Jésus-Christ, et le nom de Pie IX, salué par d'universelles acclamations, fut le nom connu que Dieu avait élu *pour diriger nos pas dans les voies de la paix.*"

Même auparavant, peu après l'élection, en juillet 1846, envoyant ses vœux à Pie IX, pour son élévation au siège de Pierre, il écrivait (nous traduisons le texte italien de sa lettre):

Très Saint Père,

Le premier parmi les évêques de France, j'ai goûté la consolation d'offrir le saint sacrifice en action de grâces pour l'heureuse et je dirais presque miraculeuse élection de Votre Sainteté. Deux jours à peine après que l'Esprit-Saint eut fixé le sort de l'Église et toutes nos espérances, le clergé et le peuple de la grande cité rassemblés à mon appel chantaient avec moi l'hymne de la reconnaissance au Seigneur pour l'heureuse nouvelle qui nous était parvenue de Rome rapidement, pour ainsi dire, sur les ailes du vent et que dans la joie nous transmettions au reste de la France [...].

Je m'estime privilégié, Très Saint Père, d'avoir à communiquer à Votre Sainteté l'expression de la joie et des vœux de mon diocèse. J'ose recommander celui-ci comme je me recommande moi-même à la bienveillance paternelle du Souverain Pontife. Cette bienveillance sera pour nous d'un tel prix que nous la considérons comme une manifestation de la bonté divine elle-même. Les prédécesseurs immédiats de Votre Sainteté, les papes Léon, Pie et Grégoire, daignèrent favoriser d'une manière particulière l'évêque actuel de Marseille. Celui-ci fera toujours tous ses efforts pour en mériter autant du grand Pie IX.

Effectivement Mgr de Mazenod ne négligera aucune occasion de manifester son absolue fidélité au Saint-Père. Aussi répondit-il à toutes les exhortations du Pape. On le vit bien quand il s'est agi de secourir l'Irlande qui souffrait de la famine. Il fit écho aux paroles de Pie IX en écrivant un *mandement* dans lequel il publia le texte de l'encyclique. Ce *mandement* daté du 12 juin 1847, commence ainsi: "Nous avons reçu, il n'y a pas longtemps, une Lettre Encyclique de notre Saint Père le Pape, qui invite tous les Évêques du monde chrétien à faire un appel à leurs ouailles en faveur de la malheureuse Irlande. Nous ignorions encore le dessein du Souverain Pontife lorsque mû par la considération de la grandeur du mal dont nos frères étaient affligés, nous avons prévenu la charitable invitation du Père commun des fidèles". Plus loin il écrit:

Il faut que vous entriez dans la pensée du Saint-Père qui désire que nous ordonnions des prières publiques pour obtenir du Ciel la cessation du double fléau de la famine et de la fièvre, qui désole une contrée si chère à l'Église Catholique et pour préserver les autres pays des mêmes calamités [...]. En reproduisant les paroles de Pie IX, nous ne pouvons nous empêcher de vous faire remarquer celles qui terminent ce que dit à chaque Pasteur particulier celui qui a au plus haut degré la *sollicitude de toutes les Églises*. Choisi d'En-Haut pour représenter sur toute la terre le Souverain Pasteur des âmes, il voit l'Église militante obligée d'essayer sans cesse de terribles attaques et de soutenir de rudes combats. Il ressent toutes les angoisses de l'Épouse de Jésus-Christ. Son cœur est atteint par tous les coups dirigés contre elle et déchiré par toutes les blessures qu'elle reçoit. Sa tête porte la couronne d'épines du divin Sauveur sous la tiare du Pontife-Roi. Aussi, comme Jésus-Christ du haut de la croix, son Vicaire, du haut du trône du Prince des Apôtres, jette un grand cri dans le monde [...]. Qui d'entre les fidèles n'entendrait cette voix retentir en son cœur? Déjà, N.T.C.F., à l'occasion du dernier Jubilé, (pour l'exaltation de Pie IX) vous avez satisfait avec édification à l'intention particulière de notre Saint-Père le Pape, et vous avez invoqué le secours du Tout-Puissant sur son Pontificat. Renouvelez les mêmes vœux, implorez les mêmes grâces, c'est le Chef de l'Église qui vous y engage, et faites au Ciel une sainte violence, afin que l'auguste Pontife dont l'exaltation a si heureusement manifesté, l'an passé, le *doigt de Dieu*, obtienne bientôt dans le gouvernement de toute l'Église le triomphe réclamé pour l'œuvre divine confiée à son amour. C'est la pensée qu'il a *déposée dans notre cœur* et que nous déposons, à notre tour, dans le vôtre, afin qu'elle y

fructifie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Suit le texte même de l'encyclique.

Ce *mandement*, daté du 12 juin 1847, se termine par les dispositions pratiques concernant les prières et aumônes sollicitées.

II. L'exil de Pie IX à Gaète.

Ce qui précède nous interdit de penser que le Bienheureux ait pu demeurer insensible aux événements qui obligèrent le Pape à s'enfuir de sa capitale. Dès le 12 mai 1848 il écrit une lettre à son clergé, dans laquelle il rappelle ce que firent les premiers chrétiens quand S. Pierre fut emprisonné par Hérode. Il écrit: "Nous devons imiter cet exemple dans les circonstances actuelles. La situation difficile de notre Saint Père le Pape Pie IX, les angoisses cruelles auxquelles son cœur est en proie, les malheurs qui peuvent atteindre la Religion dans sa personne sacrée et dans son autorité divine, réclament que nous intervenions pour lui devant Dieu..."

Le 29 novembre suivant il publie un *mandement* pour ordonner des prières publiques pour le Pape. Ce *mandement* commence ainsi:

Hier au soir, tandis que depuis quelques jours les derniers événements de Rome avaient jeté notre âme dans la plus vive anxiété sur la situation personnelle du Souverain-Pontife, une grande nouvelle est venue affliger et rassurer à la fois notre piété filiale. Nous avons appris que notre Saint-Père le Pape avait quitté secrètement sa capitale, le 24 du courant, et qu'il n'était plus entre les mains de la faction qui y domine. Celui qui arrivait auprès de nous en nous annonçant cette espèce de délivrance, s'est aussi acquitté d'une commission reçue de la bouche auguste de Pie IX, qui avait daigné le charger expressément de s'arrêter à Marseille pour nous transmettre sa bénédiction apostolique et nous inviter à prier et à faire prier pour le Chef de l'Église.

Ce messenger que le *mandement* ne nomme pas était le socius du Procureur des Rédemptoristes. Dans son *Journal*, l'évêque de Marseille mentionne, à la date du 28 novembre: "Je ne dois pas passer sous silence le témoignage d'excessive bonté que j'ai reçu de Sa Sainteté qui a donné au P. Hugues, Procureur des Rédemptoristes, l'ordre exprès de s'arrêter à Marseille pour me saluer de la part du Pape et me dire qu'il me donnait sa bénédiction particulière, en me recommandant de prier et de faire prier pour lui. C'est ce qui me détermina à publier un petit *mandement*, qui sera le premier à être publié en France".

Ce *mandement*, dont nous avons donné ci-dessus le début, se termine ainsi:

Prions donc le Seigneur, avec ce sentiment filial qui nous a fait tous tressaillir d'une émotion si vive, quand nous avons pu croire qu'il nous serait donné de dédommager notre père commun par nos plus pieux hommages, et la surabondance des consolations prodiguées à son cœur. Oh! avec quel bonheur, nous en particulier, nous le posséderions dans notre demeure, en jouissant, avec vous tous, de celui de contempler ses traits, d'entendre ses saintes paroles et de recevoir de sa main paternelle une bénédiction immédiate qui se répandrait à la fois sur nous, sur notre ville et sur la France, dans ce moment si grave pour ses destinées!

Ce qu'on vient de lire est une claire allusion l'offre qu'avait faite le gouvernement de la République française d'accueillir Pie IX exilé. Le Bienheureux écrit, en effet, dans son *Journal*:

J'avais envoyé ma lettre au consul de Naples pour qu'il l'insérât dans sa dépêche, lorsque M. le Ministre de l'Instruction et des Cultes est venu me rendre visite avec M. le préfet. Ils m'ont appris que M. le Général Cavaignac avait envoyé un de ses aides de camp pour se rendre auprès du Pape et qu'un bateau à vapeur était mis à sa disposition et qu'il allait partir. Le Ministre m'a offert de faire passer cette lettre par cette voie. À cet effet, M. le préfet a écrit à M. le capitaine du poste pour lui annoncer ma dépêche et le prier de différer le départ du bateau jusqu'à ce qu'elle lui soit remise, [...] ma dépêche a été remise avec celle de M. le Nonce et du Général Cavaignac pour le Saint-Père. À peine le bateau a-t-il été parti que Jeancard m'a dit: "Vous auriez dû y monter pour aller vous-même auprès du Pape. J'avoue que je n'en avais pas eu l'idée; mais s'il m'avait dit cela pendant que le Ministre était chez moi, je l'aurais fort agréé. Ayant revu M. Freulon, je lui ai raconté ce qui s'était passé entre mon Vicaire général et moi, le Ministre a été au désespoir. Il aurait saisi avec bonheur cette ouverture et il m'aurait accrédité pour cette mission dans l'espoir que j'aurais pu être plus persuasif que d'autres auprès du Saint-Père. Il en était si préoccupé que s'étant approché de Jeancard, il lui dit qu'il avait été trop discret en gardant pour lui une si heureuse pensée.

Ce que Mgr de Mazenod nomme "ma dépêche" était en réalité une lettre qu'il avait envoyée au consul de Naples pour que celui-ci la mette en sa "dépêche" et la fasse parvenir au Pape.

C'est pourquoi il se contente de remettre au capitaine du navire un "duplicata". Il écrivait Pie IX:

Très Saint Père,

En apprenant les attentats commis contre votre personne auguste et votre autorité souveraine, l'évêque, le clergé et les fidèles de Marseille ont été saisis d'une inexprimable douleur. Ils auraient voulu aussitôt pouvoir aller former autour de votre trône sacré comme un rempart vivant de dévouement et d'amour. Ils n'ont qu'une voix pour flétrir l'ingratitude et glorifier vos vertus que la persécution rend à leurs yeux plus belles et plus touchantes encore.

Déjà, le clergé et les fidèles de ce diocèse entendant la parole de leur pasteur sont venus à ma suite se presser et continuent de se presser au pied des autels pour obtenir par de solennelles supplications que Dieu daigne bientôt consoler son Église en rendant des jours plus prospères au règne du Vicaire de Jésus-Christ. Mais s'ils s'associent à vos souffrances, ils ont été aussi émus de bonheur par la pensée que ce serait peut-être au milieu d'eux que V.S. viendrait reposer sa tête.

Je ne saurais assez vous témoigner, Très Saint Père, combien ici toutes les âmes se sont senties catholiques dans cette grande épreuve. Le sentiment filial qui les anime a éclaté d'une manière admirable. Aucune expression ne pourrait dire de quels pieux hommages, de quelles manifestations de profonde vénération et d'indéfectible amour V.S. serait environnée en venant parmi nous. La terre de France tressaillerait saintement et ses habitants la croiraient bénie de Dieu, dès que vous toucheriez notre rivage, ils croiraient eux-mêmes voir se lever sur eux un ciel plus propice.

Voilà pourquoi, Très Saint Père, j'ose rappeler ici ce que j'ai eu dernièrement l'honneur de vous exprimer que ce serait une grande grâce pour moi, s'il m'était donné de vous recevoir dans ma demeure. Elle est spacieuse et la plus convenable de la ville. D'ailleurs, la piété filiale suppléerait à ce qui ne serait pas assez digne du grand Pontife qui l'illustrerait par sa présence.

Nous nous flattons tous encore à Marseille que cette insigne faveur du ciel peut nous être accordée.

Daignez agréer...

C.J. Eugène, Évêque de Marseille.

A cette démarche du Bienheureux répondit d'abord une lettre du cardinal Antonelli, qui, au nom du Saint-Père, remerciait l'évêque de Marseille; puis le 14 décembre, de Gaète, Pie IX *manu propria*, lui écrivait en italien:

A Monseigneur l'évêque de Marseille

Monseigneur,

Mon cœur est vraiment touché des sentiments d'amour filial que la France manifeste au Vicaire du Christ et de l'intérêt qu'elle prend à sa situation présente. Que Dieu veuille bénir la fille aînée de l'Église et la préserver du souffle malfaisant qui agite tant de parties de l'Europe. Qu'il répande sur elle ses grâces en abondance afin que sur son sol la Religion de ses pères puisse fleurir toujours plus belle. Nous sommes à Gaète pour le moment. La Providence nous a conduit ici sans plan concerté. Nous espérons cependant avoir l'occasion de pouvoir vous manifester ainsi qu'à votre peuple d'une manière plus consolante les sentiments de notre cour, comme dès maintenant avec beaucoup d'affection nous vous accordons la Bénédiction Apostolique.

[En latin] Donnée à Gaète, le 14 décembre 1848.

Pie IX, page.

Au reçu de cette lettre, le Bienheureux écrit en son *Journal*, le 27 décembre: "Lettre du Pape; je n'avais pas lieu de m'attendre à cette nouvelle marque de sa bonté. Il avait déjà chargé le cardinal Antonelli de me répondre. Cette nouvelle réponse doit être regardée comme une faveur et une preuve toute particulière de sa bienveillance. Je l'apprécie comme telle".

Pourtant quelques semaines plus tard, le 11 janvier 1849, le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, se rendant auprès du Pape à Gaète, passe à Marseille; il a pour mission de déterminer le Pape au nom du président de la République de se rendre en France; il presse Mgr de Mazenod de l'accompagner et d'appuyer sa mission. Le Bienheureux refuse catégoriquement. Le 13, il s'en explique dans son *Journal*:

Décidément, je laisse partir le cardinal sans me joindre à lui. Le cardinal voit tout en rose; il part dans l'intention de presser le Pape de se rendre aux vœux de la nation et de l'épiscopat; il se persuade — et il paraît que Louis-Napoléon a abondé dans son sens — que la présence du Pape en France faciliterait de bonnes élections pour la nouvelle assemblée nationale. Cela peut être, mais si d'après l'attitude que nous voyons prendre à l'Assemblée, il fallait que le président fit un coup d'état pour la dissoudre et qu'il en résultât un choc, ne serait-il pas très fâcheux d'avoir amené le Pape pour être témoin de ce désordre? Je ne veux pas en prendre ma part de responsabilité et

je me tiens prudemment à l'écart. je fais plus; dans la lettre que j'écris aujourd'hui au Saint-Père, je lui exprime assez clairement ma pensée pour qu'il la saisisse s'il lit ma lettre avec attention. Le Pape comprendra que je ne juge pas notre situation assez rassurante pour qu'il se risque à venir trop tôt, s'il a toujours l'intention de nous visiter.

Voici cette lettre:

Très Saint-Père

L'accueil si bienveillant que votre Sainteté daigne accorder à ce que j'ose lui écrire est mon excuse pour la liberté que je prends de déposer de nouveau à ses pieds l'hommage de mes sentiments de dévouement inaltérable et de respect profond.

Je ne saurais laisser partir pour Gaète le Cardinal Archevêque de Cambrai sans au moins témoigner au Saint-Père ma vive reconnaissance pour la haute faveur que j'en ai reçue quand, le mois dernier, il m'a honoré avec tant de bonté d'une réponse d'un si haut prix pour moi.

Mon cœur devance ce prélat dans son heureux pèlerinage, je lui envie le bonheur de se trouver dans peu de jours auprès de Pie IX, et je regrette d'être, malgré moi, retenu encore sur notre rivage. Mais si le Souverain Pontife n'y aborde pas lorsque notre situation politique sera mieux dessinée, j'aurai à mon tour la consolation d'aller lui parler des vœux ardents de la nation française, et de lui porter en particulier ceux de mes ouailles ainsi que le témoignage de la tendre piété avec laquelle prosterné A vos pieds, j'implore pour elles et pour moi votre bénédiction Apostolique, et suis

De votre Sainteté, Très Saint-Père, le très humble et très dévoué fils

A Marseille le 13 janvier 1849

C.J.Eugène Évêque de Marseille.

Un mois plus tard, c'est le cardinal Dupont, archevêque de Bourges, qui, A son tour, s'embarque pour Gaète. "Lui aussi, écrit le Bienheureux dans son *Journal*, A la date du 10 février, aurait voulu que j'allasse avec lui A Gaète; mais je ne suis pas d'avis d'accompagner les cardinaux quand ils vont auprès du Pape, surtout quand il n'y a pas de raison de le faire. Le Pape sait mon sentiment... Je n'aurais rien de plus lui dire. Quant A la consolation de lui rendre mes hommages, cela peut être renvoyé sans inconvénient".

Entretiens, le cardinal Giraud revient A Marseille, et, suivant la promesse faite au Bienheureux, descend A l'évêché. Il apportait les plus amples bénédictions du Souverain Pontife pour son hôte chez lequel il resta du 27 mars au 1^{er} avril, ce qui permit, écrit le P. Rey, aux deux amis d'avoir de longs entretiens³. De ces entretiens Mgr de Mazenod écrit en son Journal: "Le cardinal Giraud me disait que le Pape était tout-à-fait décidé de venir A Marseille quand les troupes françaises descendront A Civita Vecchia. Le Pape ne dit jamais qu'il viendra en France, mais A Marseille. Il s'occupe en ce moment de fixer les points qu'il veut qu'un Concile National de France traite dans la réunion qu'il lui indiquera sous peu".

A ces mêmes entretiens, avant que le cardinal eût quitté Marseille, le Bienheureux faisait écho dans la lettre qu'il écrivait au Pape, le 31 mars:

Très Saint Père,

J'ose supplier votre Sainteté de daigner agréer l'hommage du mandement que j'ai publié pour inviter mes diocésains A venir déposer A vos pieds le tribut de leur piété filiale.

Ce mandement, lu en chaire par les Curés dans toutes les églises et par moi-même dans une grande et solennelle réunion de fidèles, a la suite d'une allocution expresse que je leur ai adressée, a été immédiatement après reproduit en entier par quatre journaux de Marseille. Il a excité un désir presque général de donner au Père commun des fidèles le témoignage d'un pieux dévouement [...].

Déjà l'exemple du Chapitre de ma cathédrale, le corps des Curés et les autres membres du Clergé se sont empressés de répondre mon appel en mettant une partie de leur revenu et tout leur revenu, s'il le fallait, la disposition du Chef de l'Église. Les sentiments les plus généreux se sont manifestés dans les assemblées qu'ils ont tenues ce sujet en ma présence. Si je me permets d'en parler a Votre Sainteté c'est pour consoler son cœur paternel, en vous faisant connaître, Très Saint Père, que mon clergé, pour être le moins nombreux de tous les diocèses de France, n'en est pas le moins considérable pour l'esprit éminemment catholique qui l'attache de toute son âme et jusqu'au dernier de ses membres l'autorité et a la personne auguste du Vicaire de Jésus-Christ.

Cet esprit se manifestera d'une manière éclatante lorsque se réalisera la précieuse espérance que vient de m'apporter M. le cardinal Giraud. Ce sera pour le Clergé et pour le peuple une grande récompense de

leurs sentiments que le bonheur de recevoir dans nos murs Votre auguste personne. Ce bonheur sera pour moi son comble, si Votre Sainteté daigne habiter ma demeure. Il n'y en a pas d'aussi convenable dans la ville. Je serais plein de reconnaissance si bientôt, ou du moins quelques semaines l'avance, j'avais reçu les ordres du Pape à ce sujet.

J'ose les attendre en mettant mon diocèse et ma personne aux pieds de Votre Sainteté et en lui demandant humblement pour le Clergé, pour les fidèles et pour moi, sa Sainte bénédiction.

Je suis avec le plus profond et le plus religieux dévouement...

C.J. Eugène, Évêque de Marseille.

Le *mandement* dont il est question dans la lettre ci-dessus est daté du 12 mars. Il commence par l'explication du silence que Mgr de Mazenod a d'abord gardé sur cet appel la générosité des fidèles, lancé déjà par certains de ses collègues dans l'épiscopat.

Nous avons résolu, écrit-il, de ne demander votre concours généreux qu'A défaut d'une haute munificence de la part des puissances catholiques. Nous espérions qu'elles aimeraient à prendre à leur charge envers le Père commun les devoirs de la chrétienté toute entière. On répétait même partout que plusieurs d'entr'elles, comprenant pieusement ces devoirs, s'étaient empressées de s'honorer elles-mêmes en comblant l'auguste exilé de dons d'une royale générosité, nous ajoutions foi ces nouvelles conformes aux sentiments solennellement manifestés à l'égard d'une sainte infortune qui appelle les hommages de l'Univers. Cela nous semblait d'ailleurs plus digne et plus convenable [...].

Mais, hormis les inspirations d'une noble hospitalité, rien n'est venu suppléer au dénûment de l'exil, aucune offrande, nous en avons acquis la certitude, n'a été présentée par une main souveraine.

Il faut donc, nos Très-Chers Frères, que d'un bout de l'Univers à l'autre tous les enfants de la famille catholique pourvoient eux-mêmes à ce qu'exige la triste position faite à leur Père [...]. Pie IX a déclaré, il est vrai, que pour ce qui lui est personnel, il aimerait mieux être réduit à subir tous les genres de gêne et jusqu'aux dernières conséquences d'une injuste spoliation que de recevoir une offrande qui fût le prix d'un sacrifice tant soit peu pénible ou qui laissât en souffrance un besoin véritable. Mais si nous avons reçu ce témoignage d'une touchante délicatesse, nous ne vous le transmettons qu'afin que vous ne vous laissiez pas vaincre vous-mêmes en générosité.

Nous vous dirons donc, nos Très-Chers Frères, gardez-vous de rien retrancher aux pauvres, donnez-leur abondamment, ils sont les membres souffrants de Jésus-Christ, mais ne négligez pas non plus Jésus-Christ lui-même dans la personne de son Vicaire [...]. Auriez-vous assez peu de foi pour craindre de vous appauvrir [...]. Ignorez-vous que c'est *Dieu qui fait le pauvre et le riche* [...].

Marseille eût entouré de tous les genres d'hommages le Chef de l'Église persécuté, si, comme il l'avait d'abord voulu, il fût venu chercher parmi nous un abri pour son exil [...]. Eh bien! nos Très-Chers Frères, puisque Marseille, la ville du Sacré-Cœur et de Lazare, l'ami de Jésus, n'a pas eu le bonheur de remplacer un moment la ville des SS. Apôtres, qu'elle trouve aujourd'hui dans les trésors de son amour une générosité digne de lui obtenir les mêmes bénédictions qui eussent été prodiguées avec tant d'effusion à sa pieuse hospitalité.

Quoique exilé à Gaète, Pie IX n'en continuait pas moins son rôle de chef spirituel de l'Église. C'est de Gaète, en effet, qu'il adresse aux évêques du monde entier une encyclique pour solliciter leur sentiment sur la définition de l'Immaculée Conception. Mgr de Mazenod, on s'en doute, ne pouvait rester indifférent à une telle demande. Ce lui fut l'occasion de manifester, à la fois sa propre dévotion et croyance à ce privilège de Marie, celle du diocèse de Marseille et de son clergé ainsi que celle de ses Oblats.

Dans le mandement qu'il publie à ce sujet, il reproduit la lettre officielle par laquelle il rendait grâce à Sa Sainteté d'avoir voulu "associer l'épiscopat tout entier à ses pieux desseins, en le faisant concourir avec elle à l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie, dans un jugement solennel qui définirait son Immaculée Conception comme dogme de l'Église".

Dans cette lettre, le Bienheureux rappelle l'antique croyance de l'Église de Marseille, "la plus ancienne des Gaules", comme le prouve entre autres le bréviaire particulier "en usage Marseille avant le Concile de Trente". Plus loin il ajoute:

J'é mets ce sentiment avec un ardent désir de le voir définitivement adopté par Votre Sainteté, enseignant l'Église avec une autorité infaillible dans la plénitude de sa puissance apostolique. Cet ardent désir, je le puise dans ma dévotion si juste envers la Sainte Vierge, et aussi dans mon attachement la Société de Prêtres que Dieu m'a accordé de former et dont je suis le Supérieur Général; les Statuts et les règles de cette Société

ont été approuvés *in forma specifica* par le Pape Léon XII, de sainte mémoire, par lettres apostoliques du 21 mars 1826, et elle a reçu de ce Grand Pape [...] le nom glorieux de *Congrégation des Oblats de la T.-S. Vierge Marie conçue sans péché* [...] elle ose témoigner, par une délibération expresse, du suprême bonheur qu'elle éprouverait, si enfin la décision dont il s'agit venait couronner ses desirs non moins que les miens.

Daigne l'Esprit-Saint qui vous a inspiré, Très-Saint Père, la pensée de faire un appel au jugement de l'épiscopat tout entier, dicter enfin à votre piété et votre zèle pour la Mère de Dieu, le jugement définitif désormais attendu de tout l'univers, et qui placera l'Immaculée Conception de Marie au nombre des vérités de foi que l'Église oblige de croire sous peine d'anathème!

Cette lettre traduite en latin fut portée Rome par M. l'abbé Bonnafoux, chanoine de Paris, comme l'atteste celle que le Bienheureux remit au porteur pour Sa Sainteté, et dans laquelle il redit sous une autre forme ce qu'il a écrit dans sa lettre officielle:

J'ai cru entrer dans les vues de Votre Sainteté en répondant dans le sens que je l'ai fait. Il m'a semblé que le Chef de l'Église avait voulu donner à la décision doctrinale qu'il est sur le point de publier, une solennité qui la rendra une des plus célèbres que le Saint-Siège ait jamais prononcées. Ce ne sera pas seulement dans un comité général que le Souverain Pontife appuyé sur la sentence de tous les Pères assemblés, aura prononcé infailliblement sur une question devenue de foi par son jugement apostolique, mais ce sera tout l'épiscopat consulté par son Chef qui répondra doctrinalement sur la question proposée par Lui, et qui rendra en même temps témoignage de la tradition de tout l'univers catholique sur le grand privilège accordé par le Tout-Puissant à la Très Sainte Vierge Marie. Je ne conçois rien de plus magnifique! et la consolation de prononcer infailliblement sur un point de doctrine ainsi élaboré était due votre Sainteté comme une compensation de tant de tribulations, de tant de chagrins, de si noires ingratitude dont son cœur a été abreuvé jusqu'à ce jour.

Pie IX en exil ne laissait donc pas de remplir son rôle de Pasteur des Pasteurs. De plus il gardait son attention aux détails du gouvernement quotidien. Mgr de Mazenod s'en émerveillait en sa correspondance avec le Secrétaire de la Propagande. On lit en effet dans une lettre du 30 juillet 1849: "Je ne saurais trop exalter la bonté du Saint-Père et la promptitude des expéditions qu'il m'arrivait très souvent de solliciter de la complaisance des officiers qui devaient me transmettre les ordres et les faveurs de Sa Sainteté".

Peu après, c'est-à-dire, le 5 janvier 1850, le Bienheureux profite du passage à Marseille du Général des Jésuites qui rentre à Rome, d'où il avait dû fuir, pour lui remettre une lettre adressée à Pie IX. Mgr de Mazenod veut renouveler au Saint-Père "l'hommage de son filial dévouement". Il ajoute: "Si le chef d'une simple famille religieuse a trouvé, lui et les siens, une hospitalité affectueuse parmi nous, quel n'eût pas été le bonheur de l'Évêque, du clergé et des fidèles de Marseille de recevoir dans leur ville le chef auguste de la grande famille catholique, leur Père commun à tous, ainsi que nous l'avons souvent espéré! Avec quels transports nous lui aurions offert toutes les compensations possibles aux peines cruelles que lui faisaient endurer les ennemis de la religion!"

A cette lettre Pie IX répondit, le 10 février, de Naples où il séjournait au palais de Portici. En voici le texte:

À Notre Vénérable Frère
Charles-Joseph-Eugène
Évêque de Marseille

Pie IX, Pape

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique

C'est avec une complète satisfaction que nous avons reçu votre lettre du six janvier dernier que vous nous avez fait parvenir par notre cher fils Jean Roothan, supérieur général de la Compagnie de Jésus. Nous sentons combien a dû être pleine de consolation pour lui et pour les membres de sa Société, l'hospitalité que, dans cette si grande et si générale commotion de l'Italie, ils ont trouvée en France, où dès le premier commencement de la tribulation que nous supportons encore nous-même, nous avons vu avec admiration les pieux fidèles de ce pays rivaliser de zèle dans tous les devoirs de la piété envers nous. C'est pourquoi nous louons de plus en plus ce que les Évêques français surtout ont fait avec autant d'empressement et de générosité, pour nous et pour ces exilés; et, vous-même, nous vous remercions de nouveau et nous vous rendons grâce de ce que, au moment où nous sortions de Rome, vous nous avez offert aussitôt, de la manière la plus affectueuse, et votre maison et tout ce que vous possédez. Que le Dieu très-grand et très-bon vous accorde, à vous ainsi qu'aux autres, l'abondance des consolations célestes qu'il a promises à ceux qui exercent de semblables œuvres de piété; et comme présage de ces consolations, et en même temps comme gage de l'affection particulière que nous vous portons dans le Seigneur, nous accordons, avec un grand amour, et d'après le sentiment intime de notre cœur, à vous, vénérable Frère, à tout votre Clergé et à votre Peuple fidèle, la Bénédiction Apostolique.

Remarquons ici que Mgr de Mazenod ne connaît pas encore personnellement Pie IX. Mais il désire le voir. Il écrit au P. Semeria, le 17 janvier 1850: "Quand le Pape se rendra à Rome, je ne tarderai pas d'aller lui rendre mes hommages. J'espère alors pouvoir m'entretenir longuement et en détails des intérêts de votre Mission en Propagande". Il est du reste désiré à Rome. En effet, le Bienheureux, annonçant, le 15 janvier 1851, au Ministre des Cultes son intention de se rendre à Rome, il lui dit: "Déjà par deux fois, N. S. P. le Pape a demandé si son voisin, l'Évêque de Marseille, n'allait pas le voir. Je m'aperçois, en effet, que plusieurs Évêques que j'ai l'honneur de recevoir chez moi, à leur passage, sont allés rendre leurs devoirs au Souverain Pontife. C'est ce qui a pu faire remarquer au Pape que son voisin ne s'était pas trop pressé d'imiter leur exemple".

De fait, cinq jours plus tard, Mgr de Mazenod, écrivant au P. Casimir Aubert qui est en Angleterre, commence ainsi sa lettre: "Sur le point de m'embarquer pour Rome". En p.s., il ajoute: "3 heures. Je vais me rendre au bateau, j'ai encore été à temps de recevoir ta lettre du 13. Adieu". Toutefois, ce n'est pas seulement comme Évêque de Marseille qu'il va à Rome. Il emporte avec lui pour les faire approuver les modifications apportées aux Règles de sa Congrégation par le Chapitre qui vient de se réunir à Marseille. Il écrit à ce sujet: "Ce qui me préoccupe pour mon voyage, c'est la difficulté d'obtenir ce que je vais demander à Rome. C'est un travail qui coûtera plus de peine qu'on ne pense; Dieu veuille qu'il ne faille pas une commission de cardinaux pour retoucher le travail fait une première fois par d'autres cardinaux".

Durant ce séjour à Rome il fut question d'une faveur que Pie IX voulait accorder à Marseille "qui s'est montrée si dévouée à sa Personne Sacrée". Le Bienheureux suggéra "qu'en attendant qu'on soit en mesure de faire mieux (on attachât) un titre d'Archevêché *in partibus* au siège de Marseille".

"En attendant"? Il semble bien que Mgr de Mazenod espérait voir le siège de Marseille devenir archevêché. Il devra se contenter de recevoir pour lui et pour ses successeurs le *pallium*. Cela ne vint pas d'un manque de bienveillance de la part de Pie IX. Le Bienheureux écrit, en effet, le 13 mars à celui qui va devenir Vicaire Apostolique de Jaffna, le P. Semeria: "Le Saint-Père a approuvé toutes les résolutions que nous avons prises en Chapitre [...] Ma présence à Rome nous a valu de voir cette affaire expédiée au grand étonnement de tout le monde en une semaine [...] J'ai vu le Pape deux fois, il m'a retenu chaque fois plus d'une heure. Je le verrai encore avant de partir. C'est par discrétion que je ne profite pas de la permission qu'il m'a donnée d'aller le voir quand je voudrais". Douze jours plus tard au P. Baudrand, il écrit: "Le Pape nous a accordé de plus un bref très-honorable qui sera, je pense, un grand encouragement pour tous les nôtres répandus aujourd'hui dans toutes les parties du monde". Il s'agit du titre de Missionnaire Apostolique.

Le 25 mars, Mgr de Mazenod écrit une seconde lettre au P. Semeria. Il y parle explicitement du *pallium*:

Le Pape m'a accordé tout ce que je lui demandais pour la Congrégation et il a ajouté une faveur que je ne demandais pas pour moi personnellement, c'est le *pallium* [...] il y ajoutera un bref pour manifester plus encore sa bienveillance avec les titres que je puis avoir à cette faveur du Saint-Siège, par les quelques services que j'ai pu rendre à l'Église. Je vais dire demain la Sfe Messe sur le tombeau de St Pierre [...] où j'obtins une grâce si signalée en 1825. J'ai toujours attribué à ma confiance en ce prince des Apôtre les dispositions favorables de son successeur Léon XII.

Au P. Vincens, à qui il annonce son départ de Rome, il répète à peu près les mêmes choses; il ajoute pourtant: "Je vous charge expressément d'exprimer à tous nos Pères et Frères mes sentiments les plus affectueux en leur transmettant la bénédiction spéciale que j'ai obtenue pour eux du Saint-Père".

De retour Marseille, Mgr de Mazenod présenta le bref d'abord aux chanoines de sa cathédrale, puis au Conseil municipal. Les premiers, voulant exprimer leur reconnaissance au Pape, prièrent leur évêque de lui transmettre leur lettre de remerciement. Malgré sa répugnance envoyer cette lettre où il trouvait que les chanoines mettaient trop en relief ses mérites, il ne crut pas pouvoir se dérober ce devoir. Toutefois il pria Sa Sainteté d'excuser, en ce qui le concernait, l'envoi qu'il osait lui

faire et d'agréer "avec cette grande bonté dont je viens, écrivait-il, de faire l'heureuse expérience, le témoignage de la piété et de la reconnaissance des auteurs de l'adresse dont il s'agit; reconnaissance que je partage et dont je renouvelle l'expression sincère".

Pour ce qui regarde la municipalité de Marseille, Mgr de Mazenod pria le maire de réunir le conseil municipal pour lui donner publiquement connaissance du bref pontifical. Il jugeait en effet que cet honneur n'était pas seulement pour l' glise de Marseille, mais aussi pour la cité. Cela donna une fois de plus à l'évêque de Marseille l'occasion d'exprimer sa reconnaissance à Pie IX, le maire l'ayant prié de transmettre au Pape sa lettre de remerciement.

C'est le 21 mai que Mgr de Mazenod écrivit au Saint-Père en lui faisant parvenir cette lettre.

Très Saint Père

J'ai regard  comme un devoir pour moi d'associer le Conseil Municipal de Marseille ma reconnaissance envers votre Sainteté, pour l'honneur insigne du Pallium dont vous m'avez décoré ainsi que mes successeurs. C'est pourquoi j'ai demandé une convocation spéciale de ce Conseil. Je me suis rendu l'Hôtel de Ville dans le sein de cette Assemblée. Reçu selon le cérémonial et avec tous les honneurs accordés avant la Révolution mes prédécesseurs. J'ai prononcé un discours dont le but était d'expliquer ma démarche et de relever, pour notre ville le prix de la gr ce émanée de Votre Sainteté. J'ai fait ensuite lecture des Lettres Apostoliques qui confèrent le Pallium aux évêques de Marseille et j'ai remis M. le Maire une copie de ces Lettres pour 'être déposées dans les archives de la Cité.

Ce Magistrat m'a répondu par un discours que je me suis chargé de transmettre Votre Sainteté pour faire remonter jusqu'à Elle la reconnaissance qu'il exprime.

Daignez, Très Saint Père, accueillir avec bonté cet hommage des sentiments de ma Ville  piscopale. Ces sentiments se manifestent encore dans une délibération par laquelle une adresse Votre Sainteté a été votée aussitôt après que je me suis retiré.

Je supplie Votre Sainteté de bénir Marseille ainsi que son  veque qui, prosterné vos pieds se dit avec les sentiments de la plus religieuse vénération etc.

+ C. J. Eugène,  v que de Marseille

Trois jours après l'expédition de cette lettre, le Bienheureux publiait une lettre pastorale dans laquelle, après avoir expliqué ce qu'était le *pallium*, il donnait le texte des Lettres Apostoliques qui conféraient cette dignité au siège de Marseille.

Il faut mettre en relief ce que Mgr de Mazenod a déclaré en son discours la municipalité avant de remettre le texte des Lettres Apostoliques:

Oserai-je vous parler d'une intention favorable qui, dans l'effusion d'une inexprimable bonté, s'est formellement manifestée pour un avenir même immédiat, s'il pouvait déjà se réaliser? Pourrai-je redire ce que j'ai entendu d'une bouche auguste?

"Eh bien! le jour où le pouvoir séculier voudra s'y prêter, il y aura de la part du Souverain Pontife le plus bienveillant, je dirai même le plus vif empressement nous donner le titre, le rang et les droits de métropole, sans toutefois en dépouiller aucune autre  glise.

Le 19 juin, Mgr de Mazenod écrivait une fois de plus Pie IX pour lui faire parvenir le compte rendu officiel de la remise au Conseil municipal des Lettres Apostoliques conférant le *pallium*, et l'adresse qui l'accompagnait. Ce fut pour le Bienheureux une nouvelle occasion d'exprimer ses sentiments envers Pie IX:

Je défère d'autant plus volontiers à la prière qui m'a été faite de déposer à vos pieds ces pièces solennelles qu'elles procèdent des sentiments les plus religieux de piété filiale envers Votre Sainteté.

Je la supplie de daigner agréer cet hommage d'une ville éminemment catholique qui se fera toujours un grand honneur de la bienveillance du Chef de l' glise, et qui s'est empressée d'inscrire dans ses fastes le nom auguste de Votre Sainteté parmi ceux qui lui sont les plus chers et les plus vénérables. Ce nom immortel de Pie IX est désormais consacré parmi nous la pieuse gratitude de la postérité. Tous les âges le diront aux âges suivants en le couvrant de louanges qui sont aujourd'hui dans la bouche de tous les enfants de l' glise.

(  suivre)

Henri VERKIN, O.M.I.
Maison Générale, Rome

* Les documents datés (Journal, lettres, mandements), cités dans cette étude, sont conservés aux Archives de la Postulation, A Rome.

Notes:

1 Nous croyons devoir citer ici *ce qui précède* dans le texte. "En parlant des affaires qui intéressent l'Eglise de France, il me dit qu'il avait voulu lire Dupin, Cousin, Quinet et Michelet, que c'était lui qui avait extrait de ces ouvrages les propositions qui ont été condamnées et qui les avait fait passer au Saint-Office pour que le décret en fût porté. Je ne pus m'empêcher de lui répondre que cette fois la condamnation avait été directement inspirée par le Saint-Esprit. Il me remit alors les notes écrites de sa propre main que j'eus la plus grande facilité de lire parce qu'en les copiant dans les ouvrages qu'il lisait, il s'était appliqué à ne point faire de fautes de français. J'avoue que je fus singulièrement touché de cette sollicitude vraiment pontificale et que je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon admiration au Pape. J'en étais touché jusqu'au fond de l'âme. Aussi je demandai au Saint-Père la permission de faire connaître cette circonstance vraiment remarquable dans l'histoire de cette controverse."

2 Voici quelques passages caractéristiques: "Oh! qu'il est bien le chef de l'Église militante, de cette Eglise dont les combats ne finiront qu'avec le temps, celui qui, placé au sommet de la montagne sainte, embrasse de sa sollicitude comme de ses regards, toutes les parties de l'empire spirituel de Jésus-Christ..." — "Mais comment pourrions-nous dire les travaux continuels qui ont marqué si glorieusement le pontificat de Grégoire XVI?" — "Pourquoi a-t-il fallu que cet excellent Pontife qui, comme Prince temporel, était encore un père, ait eu la douleur de voir plusieurs fois des fils ingrats s'élever contre son pouvoir?" — "Déjà des dispositions sont arrêtées pour que l'arbre du salut implanté sur tous les continents et sur toutes les îles, y pousse de profondes racines, et que par un sacerdoce et même par un épiscopat indigènes, la religion naturalisée partout, ne soit nulle part traitée en étrangère." — "Nous savons, N.T.C.F., avec quel vif intérêt et quels soins vigilants le Saint Pontife suivait les progrès des missions étrangères dans tous leurs détails [...]. Aussi l'Œuvre si précieuse à l'Église *de la Propagation de la Foi* était-elle l'objet de ses bénédictions les plus privilégiées."

3 A. REY, *Histoire de Mgr C.J.-Eugène de Mazenod*, t. II, p. 201

Pioneer Days in Okanagan and Kootenay

The "Memoirs" of Father Nicolas Coccola, O.M.I. 1883-1890

Foreword.

After a long career, Father Coccola was ordered by Bishop Émile Bunož to write his Memoirs. This was in 1934¹ and the Oblate who have been called a fiery, fighty Corsican² had already been in the missions of British Columbia for 54 years having arrived in 1880. He worked in Kamloops (1881-1887), in Cranbrook (1887-1899), in Mission City (1899-1900), again in Cranbrook (1900-1905) when he left for northern British Columbia and resided at Fort Saint James (1905-1934) except for one year in Prince George and finally in Smithers (1934-1943).

What is now left of Father Coccola's Memoirs covers the period 1883-1934³. Unfortunately part of his Memoirs are lost since the manuscript begins with page 8 and the year 1883.⁴

It would be too long to publish the whole document and it seems that the period between 1883 and 1890 have a special interest since one can follow the development of civilization in the Okanagan and Kootenay districts. The hard life of the early settlers, miners and prospectors as well as of the Indians is vividly depicted and helps us understand the hardships suffered by the missionaries and gives an insight into their labours.

The Memoirs describe the work of the priest among the people engaged in the construction of the Canadian Pacific Railway and its role as peacemaker. It also describes the beginnings of several localities and thus is a source of information for the history of the Catholic missions and the development of a new country.

Due to his advanced age, Father Coccola made several mistakes of spelling and his English literature is far from perfect. The transcription of his Memoirs however has been made without corrections so as to leave them in the state in which they were written.

(Gaston Carrière).

I. The year 1883.

In August 1883 Father Lacombe wrote that the missionaries of Alberta had been attending the construction camps of the Can. Pacific R.R.⁵ but the missionaries of B.C. should attend to them as the said camps were now extending in their Province and had the responsibility of them. Father Lejac told me here is your field of labor go to it.

I went on, my first stop was Eagle Pass. No construction work there yet except surveyors and engineers camps locating the best pass for the R.R.R. [sic] but there was much activity on the part of the forerunners of the men to be employed on construction consisting in gamblers, whisky sellers and toughs of every description. Saloons and dens of all sort were going up waiting for the railway builders to come with their wages and spend the last dollar they would earn at the cost of so many hardships. Those saloons keepers lived by preying upon the nawies who might appear amongst them on pay day and get drunk

The expression "rolling" was well known, originating from the practice of rolling around a drunk man, incapable of protecting himself, his pockets were searched and anything of value taken from him. I had difficulty in finding a bed for the night, and when I was in a drunk man came to lay down in it. Alarm was given in the middle of the night. Fire. Fire. Glad to see the morning light so that I could get out of such an inferno.

Things were better when I came to the construction camps. If there were men who would

dissipate and throw their money away, the majority of the men in those camps were coming from good Catholic families anxious to earn enough to send their cheques to their parents, I would write their letters and enclose the cheques before the [y] were cashed, that was a part of my work. Saving money and souls.

The contractors were glad to see me offering hospitality in their offices and tables, but preferred to stay with the men in the bunk houses, giving me the opportunity to speak to them, say the evening prayer with them, give instruction, hear confessions until midnight, say mass at five and give communion, everything over at 6 ready for breakfast and go to work at 7. When mass & communion was for the cooks it was offered at three giving them time for their work. On Sundays we had high mass at 9 o'clock men coming from the surrounding camps. The men building the altar at the foot of large trees with 200 assisting. To not annoy the contractor I would never keep the men from being on time for work. Never remained in a camp more than three days though asked to stay longer. Going from camp to camp very seldom misses mass. At Rogers pass where I was calling often on account of many men employed in rock work the buildings were carried off in the following spring by avalanches of tremendous force and power bringing along trees and immense rocks. The continual blasting was the cause of it. Glaciers which had never moved from their rocky beds above the clouds came down with a tremendous roaring, by the pressure of the air one of those avalanches not touching the ground below of the valley rose up many hundred feet on the other side burying construction train with 19 men. At times I had to encourage some of the young surveyors afflicted with nostalgia, coming to their meals they would put the elbows on the table, the head in their hands and not eat. See young men in a few months the construction work will be over and returning to your homes in the East the glory of opening a new world shall be yours, I am young as you are and the work over I have to remain in this Province without any praises to my address and yet I am happy as a man doing good should be.

One thing worth mention [sic] was so few accidents, the handling of the explosives were in charge of experienced men, but the mountain fever or rather typhoid was prevalent. Small hospitals were crowded here and there, giving the patients all possible help.

The Medical Department was under Doctors Orton and Brett with a staff of young doctors visiting the camps regularly trying to keep down disease caused by dampness and bad sanitation.

In the fall of 1883 tracks were laid as far as Donald expected to be the divisional point of the railway. There were the offices and residences of the principal officials of the company with a good hotel. Little farther west on the same flat saloons and stores were operating.

Trains ran regularly loaded with supplies and men from the East for the camps in the west. There must have been a population of 300 souls carpenters, engineers, electricians, track men etc living in shacks, tents or in box cars. Mass was say [sic] in any of those habitations according to people wanting to have it. One afternoon there was some excitement track men declared a strike, a train loaded with gravel was on the maintrack and a freight with passenger was due in the evening. I was asked to speak to the men, which I did, but the [y] complained of not being paid for the past month would not work unless settled at once. I assured them that settlement would be made soon, but by wasting time your cheque would be only smaller on next pay day, that the Co. had no desire to defraud them of their dues. The Mounted police came also to speak to the men have heard of the threats to set fire to the station under construction, but what five or six polices could do in a crowd of desperatos. I showed the harm they were doing to themselves: striking would deprive them of return tickets to go East and going in their own account how costly it would be. After a moment of silence one said I am willing to go to work if the others consent. Go on I said to him the others will follow, and the same evening the cars were unloaded, men singing at their work. That made the foreman, a protestant, say: I would rather have a priest at my side, in time of trouble, than a general of army.

In Donald I taught catechism to the children preparing for their first communion, among

others I had the McDonald and McKenzie children to instruct. Met them years after always proving grateful and affectionated to me and to the church after occupying position in Railways ownership. McKenzie and Dan Man constructors on the C.P.R. who became Railway magnates building roads of their own in many parts of the world.

The little town of Golden at the foot of the Rocky Mountains on the Kicking Horse River kept me busy for many days, having there besides the railway men the employees of a large sawmill under the management of the Carlin Brothers.

The name of Kicking Horse given to that portion of the tote road between Field and Golden during construction came from the number of accidents to men travelling on horseback. There the famous Doctor Hector exploring the Pass with a party of Indians was kicked by a wild horse breaking several ribs and rendering him unconscious. The Indians thinking him dead had dug a grave when burying him the [y] saw the signs of life and restored him to consciousness. Another accident was H.S. Holt a prominent engineer ahead of his party seeing his horse slipping manage to dismount but then the horse hit him in the chest knocking him over the side of a precipice about 60 feet perpendicular to river below, rolling down he was caught in a dead tree. His party lowered to Mr Holt a lariat which he tied under his arms and they pulled him up. Many others horse kicked there for the last.

The construction camp at Field and Loggan through the Rocky Mountain were closing down, only the men occupied with the balasting of the tracks were left, gave opportunity to what families were located and went to Canmore almost a town, the trains coming that far regularly from the East. The hotel was kept by a catholic family whose kindness I can never forget. The parlor was turned into a chapel and mass was said every morning for the many glad to assist. There was a large crucifix a statue of the Bl. Virgin and coming from the pagan West where the emblems of religion were seldom seen I believed myself in heaven. From there I visited the Sanitorium at Banf own [ed] by Doctor Brett whose guest I was. He put a horse at my disposition to see the surroundings. Rheumatic cases had already come there among them some Catholics glad to have the priest with them. Calgary was nearer to me than Kamloops to where I could renew my supply for mass. Father Lacombe received me very cordially, it was at his instigation that I was in charge of the construction camps.

Calgary built on the bank of the Elbow River is promising to be a big town. The Catholics have there already a little chapel and a priest house, a large school under the direction of the Faithful Companions of Jesus, and a splendid hospital under the management of the Grey Nuns. Practical lessons Fr. Lacombe gave me, when in the chapel reading our office the door bell ringing Fr. went, coming back it would not be long that another ring would call him up.

I could not help but to remark; what meant all these ringings, and continual going? He answered: are you in this country for your comfort or for the people? Those people are new comers in town and come to the priest for information or to ask for a letter of introduction to get work, could I hesitate to help them? From that I took the resolution to act the same, I believe I did and have been well repaid for it.

It might be well to note here of what help Fr. Lacombe was to the C.P.R. When the construction advanced in the prairies around Calgary the Blanckfeet Indians armed stopped the men who did not care to face the guns. Fr. Lacombe wired to Van Home manager of the C.P.R. to send a car load of flour and beef. When the car arrived Fr. Lacombe call the Indians to come and help themselves, saying this is what the Railway will bring to the country, why then to wish to prevent its coming, and the work went on, thanks to Fr. He was considered as great friend of the C.P.R. and always treated as such.

My repeated visits to Calgary gave me the opportunity to meet nearly all the missionaries of Alberta. I thought myself very small in company of F. Frs Lestanc, Leduc, André, Doucet, Legal after a successor of Bishop Grandin assisting at his consecration in St. Albert.

2. The years 1884-1887.

In November 1884, I was on my way to Kamloops when a heavy fall of snow blocked the road and had to stop at Rogers Pass living in a Box Car with the telegraph operator for many days. The tremendous avalanches roaring at night kept up from sleeping fearing that at any moment we might be blown away. By good chance orders were given for a number of men to come to clear the road for the special train of the principal directors of the C.P.R. coming to drive the golden spike announcing the completion of the road. It was on November 7 1884 at the point called Craigellachie that the last rails from the East and West were laid and Donald Smith seized the sledge hammer to drive the spike which united the Dominion of Canada from ocean to ocean. Were there present James Ross manager of construction, Van Horne C.P.R. president, James Dickey Dominion Engineer.

From there Kamloops once more.

The Railway construction being over, I would have to attend only to what people took charge of the stations and little town started along the Selkirks and the Rockies but travelling was now on trains and once in a while on hand cars or speeders. Revelstoke, Donald, Golden and Field were the most important points of my visits.

During construction the spiritual field was left to me, but as soon as trains were running then ministers of different sects were about. One of them came to me saying are you Fr. Coccola? Yes that is what is left of my name. I praise you for the work you have done in the mountains, but I must say that no matter what country we go, we find the priest ahead of civilization and Christianity, only this I find strange in your church is the celibacy. When I was not married had experienced hesitation of the people towards me, but after I was married was welcome everywhere. I remarked: you praised me for the work done, how could I do it if married, I had to be with sick or dying of typhoid and small pox, how could I go after that to my family and bring the germs it would be cruelty and injustice then you see one of the two had to be neglected or the work or the family, leaving aside St Paul. Napoleon who had a good knowledge of human nature said that his best generals were unmarried. The married ones when the bugle call to march would hesitate thinking of their family but not married would lead their men to victory or death. I see what you point that man cannot live without the woman, here a com-parison when a man is not in the habit of smoking he does not care for it or has a disgust for it, but the man who has the habit, if he has the misfortune to forget his pipe he will borrow the pipe of his friend. the minister left me alone never to speak to me.

When returned to Kamloops my Superior Fr. Lejac said whites and Indians Enderby, Armstrong and even Vernon had no priest for some time, will you go to them. Off I was, this time on sleighs turning very cold had to camp at the first roadhouse, 40 miles others travellers had to do the same, for three days no one could face the north wind. There was only one stove in the house and a man froze his toe in bed: A change in the weather came and we were all on the road. Calling on the farmers and saw many children growing without education, I offered the parents to send them to our schools in Kamloops but prizing their cattle more than the children though white people said to have no time having to attend to the stock. I offered to take them myself on my sleigh, and on my way back I had a full load at the agreeable surprise of the Sister Superior of the convent of St. Ann. In the last 4 years what transformation in the Okanagan Valley with the beautiful orchards replacing the wild sedge fields and the prosperous town of Vernon.

Vernon was called formerly: Priest Valley. When the Oblate Fathers came to locate in the Interior picked up that point, but after exploring of the country did not find it central enough and moved not far from where Kelona is at present. Father Richard and Pandosi were the first priest in that new location. Fr. Pandosi died in giving a mission in Penticton but was brought back and buried

at the mission.

At our great regret the mission land was sold but the beautiful church dedicated to Marie Immaculate built by Fr. Carion at the blessing of which I took part is still in existence.

3. The year 1887.

In September 1887 I was in Golden growing to be a nice town with a population of 300 souls requiring my spiritual attention. Mass was celebrated in a large appartement [sic] of Green's Hotel until a church could be built. Received there a letter from Fr. Lejac calling for my return to Kamloops where our beloved Vicar Bishop d'Herbomez had come wishing to see me without delay stating that something under the wind was not pleasing [sic]. What could it be, the anticipating pleasure of seeing the Bishop prevented any consideration. When landing in Kamloops in the night I went to my room and found Fr. Bédard in my bed, then realized that I was to be transferred to where I did not stop to guess. In the morning the Bishop handed me the letter of obedience, watching what impression the reading of it would make on me. I send you to Kootenay, St Eugene Mission and you have to start as soon as possible. Will tomorrow be soon enough, I remarked. No I want you with me for a while. No matter what is said about St. Eugene, the Indians on the warpath at present, it is a nice mission with great future. I do not mind what it is or what it shall be, you send me there, and there I shall go, it is not the country that makes a man, but it is the man who makes the country. The two Fathers Fouquet and Richard have been there long time and need a change Fr Baudre wil go with you as Superior and you will be charge on the missions.

The white people of Kamloops at the eve of my departure expressed their regrets in a beautiful address and presented as a reminder of their affection a costly watch.

Golden was our nearest point by rail to St Eugene, but from there 200 miles away. Getting of [f] the train what was our disappointment to learn that navigation was closed for the season, the water in the Columbia river being very low. Inquiries were made to get horses and guide to go by trail, no one would venture to go cover the distance throug [h] a bad trail. After three days a family of Shushwap Indians who years ago immigrated on Columbia Lake came to Golden to sell their furs. I spoke to them in their language saying that I came from Kamloops to go to St Eugene Mission and asked them to take the two priests. We have only one horse to spare and we will take you as far as our camp 100 miles and from there the Kootenay Indians will bring you to the mission. I wired Bishop d'Herbomez who answered to sent Fr. Baudre to Kamloops and go alone.

What a trail and what a bill of fare for the three days: porcupine cold meat boiled a week ago, Bannock baked of long date and tea. Though hungry I could not swallow but a little of it, enough to keep me alive. We reached the village on Columbia Lake on saturday, what a joy for the 8 families to hear me speaking their language and giving fresh news of their friends of Kamloops and Shushwap camps. All came to the sacraments and would have been glad to keep me for a few days, but on Sunday afternoon Captain Wood of the Mounted Police going to the Barracks at Fort Steile handed me a telegram urging me to go ahead without delay.

The Shuswap hearing that I was to look after the Kootenays pitied me. Twelve miles farther North there was a camp of the Kootenays and was hoping that some of them would come to take me for the rest of the journey but none showing up, on Monday I told the people there that I had to go. They said we have done our share of the work now is the duty of the Kootenays to do the balance. I ask then where was the road and I left on foot alone, then the Shushwap jumped on their horses with one for me to ride and we went to Baptiste Morijeau farm with a large family and induced his father in law to give me a horse and take me to the mission.

Major Steele with whom I was well acquainted during the construction of the C.P.R. and who knew the influence of the priest in the strikes of the working men had with his hundred

mounties gone over some weeks ago and had told the few white settlers along the way and frighten by the uprising of the Indians, do not fear, a Priest is coming behind who will have order established. Those white would watch me coming to see what kind of man I was. Trusting my guide I followed him across the Kootenay and St Mary's River at moon light, and after nine we knocked at the mission door. Frs Fouquet and Richard glad to see me but disappointed to see only one priest when two were expected to replace both. Told them my difficulties and that they should be glad to see one. Fr. Fouquet did not waste time profiting of my guide and horse to go by the road I had just covered.

Father Richard though desolated at first reconciled himself with circumstances. The question came: who is Superior? I said you are by rule because you are the older and know all about the place. Brother John Burns about 65 years of age was very kind to me so always was to the last. He was prospecting for gold when he joined the Oblates and meeting with all kind of men had a good knowledge of human nature, witty had a ready answer to any question or remark. Being our cook forgetting salt in the soup I would say brother the salt must be getting dear and you are saving it. Well you are always so thirsty in these warm days that a salty soup would not be good for you, the next meal by mistake he put salt twice I would remark salt is getting cheap again, but in this dry summer salt will lubricate and no need to take other physic.

The Fathers had done wonderful spiritually and materially. The Indians loved their priests and the little log church whose ceiling was of big sheet of canvas flapping at all winds and allowing plenty of ventilation, in winter I had to bring the chalice to the red stove pipe to prevent freezing. The log house divided in four apartments with the interior chapel communicating with the sitting room by a large door, and an addition for kitchen and bunks for visitors superposed offered necessary comfort. A good size garden in front of the house supplied vegetables and not only for the Fathers but also for the gold miners of Wild horse and Perry Creeks. The outside buildings consisted in a little storehouse, as the supplies for a year had to be secured from the American side every fall by pack horses, then stables for horses, cattle, pigs and chicken. The flour mill running by water power was closed [sic] to the St Mary's River, used for grinding the wheat of the farm and of the two neighbouring farmers. 30 acres of land under cultivation would besides the gain provide feed for the 15 head of cattle.

There was work enough done to demonstrate the Indians what could be got from the land. But the Kootenays were meat eaters and as long as the game would be plentiful they were not going to turn their eyes to the soil, even they considered degradation for man to till the land. Trapping, hunting, packing for the miners or serving as guides for white hunters of big game was their occupation. By it to were earning all the money to buy ammunition, tobacco, tea, sugar and blankets so necessary to them having not yet adopted white people clothing. A young buck coming from across the American town with a costly trousers was turned in ridicule and he had to mutilate them. The Kootenays had no love for white people for the reason that the majority of those they had seen were drunkards, blasphemers, trying to corrupt the women, being themselves religiously incline, sobers and moral. On one of their gatherings, the question was: Where are the white people coming from? not from God surely to judge by their ways of living. Then François a faithful friend of the priest remarked is not the priest a white man and why he is a priest if not because his father and mother are good Christian, then there must be good white people somewhere.

What made the Kootenays good in reality but so rough and wild in their manners with theirs blankets and long hairs was their mode of living, until some twenty years ago they would to [sic] hunt buffalo across the mountains at the great displeasure of the Indians of the plains and great fightings occurred then, it took four blackfeet for a Kootenay. One of this Joseph Nawna [?] who at home would not hurt a fly finding that one of his horse had been stolen by the Blackfeet [sic] went to them to return the horse, but they only laughed at him, he located the band where the horse was, he drove the whole band keeping with his gun the Blackfeet in pursuit. Some of the

Kootenays would loose their scalp or their life, but soon their friends sought there [sic] revenge, that is what gave to the Kootenays that belligerent spirit.

Persons who heard that the Buffalo was seen by millions on the prairies, wonder that no one is to be seen now and even only a few bones may be found, the answer is that after the Indians were supplied with guns and the hides were sold to a great advantage both to Americans and Canadians the animals were slaughtered and the bones being collected and thousands of tons were shipped to the sugar refineries and bone dust factories in the States. There are some herds in the Peace River which protected will increase rapidly.

Of the many whites who were in this country only a few left after taking from the creeks what gold they could find on the surface the impossibility of bringing heavy machineries had gone back to other gold fields. What brought in now the garrison of Mounted Police who established their quarters at Galbraith Ferry known now as Fort Steele named by their commander Col. S.B. Steele later promoted for distinguished services in the world war to the rank of Major-General? Remains of two white men had been found murdered at Deadman's Creek, two young Kootenay Indians suspected had been arrested and locked in jail at Wild Horse. Chief Isidore infuriated that his two men had been arrested without evidences and without his knowledge went a [t] the head of 30 of his warriors armed all through broke open the goal and turned the two Indians free, saying: if it can be proved that these men are guilty, I will [be] the first to punish and deliver them, how many Indians have been found killed and white men were not arrested. At the same time he (Isidore) ordered Provincial constable Anderson who had made the arrest and Hon. F. Aylmer the judge and land surveyor to leave the country in 24 hours⁷.

This action caused much alarm to the few scattered settlers who applied to the Provincial Department for protection. The Indians had other grievances, one of them was the sale of St Joseph Prairie, beautiful spot free from mosquitoes with a creek running through. The spot had been occupied from immemorial time by past generations. It was now purchased by Colonel Baker who ordered Isidore and his people to vacate it. This was flatly refused to do.

The Colonel being member of B.C. legislature and with much influence obtained from Ottawa the help of the mounted police to established order in the Kootenays. In the fall of 1887 the police were located in their comfortable quarters at Galbraith Ferry, about 7 miles from St Eugene Mission.

My first work in coming to St Eugene was to visit the white settlers. Colonel Baker who in course of time proved to be a good and useful friend had my first call and then major Steele and his men, making arrangement with him to say mass at the Barracks from time to time.

The major ordered his men to avoid any intercallation [sic] with the Indians and things were going smoothly, but certainly the Police were an ombrage or a menace to the Indians that never went about unless well armed, even coming to church had revolvers and knives at their belt, until I told them that the church was not a hunting ground, and would not allow armed men in it.

It was like burning coals under the ashes, ready to sparkle at the first wind. The Indians did not like to see me going to say mass at the Barracks, or the officers coming to spend an afternoon with me.

Having prepared some 50 children for their first communion to take place on Corpus X [Christi] a large shelter made of trees, a big steer killed the children were sitting around a well loaded table had breakfast with me, chiefs of different camps with their watchmen assisting.

After the children were through much being left on the tables I asked them to eat. All looking very happy I said is not this a grand day? Sure it is was the answer. Every day for us good children of God should be like that, the presence of the mounties should not mar our happiness, the police are here only to keep order in the country and prevent white people to do you wrong or

any of you to do wrong to the whites. Chief Isidore, though good Christian and a man of good judgment remarked in a grumbling tone you say so because the major is your friend. Vexed at that remark so unexpected I gave a blow on the table the dishes rattling said: Sure the major and all his men are my friends, they call me father as you call me so. The priest takes God's place on earth who is the father of all so must be the priest, but when you say that the Major is my friend you mean that I love the Polices more that I do you. See when a [I] go to the barracks my horse is taken up fed groomed, and when ready to leave the horse is saddle is brought to me, but when you call me for some of your sick people I have to have my horse ready and returning home I have to look after my horse in shape for the next sick call, and with whom do I stay with you or with the police? So if I love any one in preference it is you. What have you to say now? All were dumb.

4. The year 1888.

Not foreseeing imminent troubles I began the visit of the outside camps. After Easter 1888 the Shushwaps on Columbia Lake who had been so good on my way from Golden were expecting me. I found first a band of the Kootenays located at the head of the Columbia River with Mathias for chief and Tone [?] Captain both faithful Catholics having strong authority upon their men, as they were scattered on farms, told them to gather the people and coming back from the Shushwap camp I would remain with them for a few days. There were no churches in those two camps and the first work was to built them. All agreed to that and decided to collect money and buy the necessary material so that in my next visit we could start to build. Until then mass was offered in the largest house.

To reach the above camp it took days and hardship in those times. In leaving the mission we had to ford the St Mary's and Kootenay Rivers unbridged, cover 40 miles trail to Canal Flats, cross again the Kootenay River, climb a mountain by a rocky trail, like a step ladder, where drops of water trickling from rock to rock would form a rivulet down the valley being the head of the Columbia River which seen down Portland is like a sea. The name of Canal Flats is due to the attempt, by a rich company, to divert some of the Kootenay waters into the Columbia with a prospect to make the two Rivers navigable from Golden B.C. to the U. States. I had the opportunity to make use of that navigation, but the settlers along the Columbia having their farms flooded raised complaints and after a year the canal had to be closed.

Going thon [down] the slope on the other side of the mountain the trail tapped the hot springs where Sam Brewer and his wife kept a road house. The only son they had about 9 years old had been baptized by a miner when at the Perry Creek mines fire broke up and the child badly burned was not expected to live. Few years after I took the boy to Spokane College. Ten miles from there was the first Kootenays camp under the leadership of Mathias, 8 miles farther a white settlement Windermere on the Columbia Lake, the Shushwap camp on the same lake 6 miles west. The trail is now replaced by national road joining B.C. to Alberta across the Rockies.

Returning to St. Eugene we were busy with the harvest, the crops on account of the drought not very good. Fr. Richard being a practical farmer and good gardener depending on him for the material part of the work I left in May [?] for West Kootenay. Crossing the mountains with no livings to be seen except wolves, roasting under the sun, if not raining, during the day and freezing at night, landed after the fourth day at Port Hill boundary line between the States and B.C. on the bank of lower Kootenay River. We found there the family of McLoughlin son of a doctor and governor in Oregon well educated married to a Kootenay woman. From him we learned where the Indian camp was to be seen across the Kootenay River. We swam our horses, and after four miles through swampy ground at the risk of getting stuck we located the camp. No houses, no tents only wigwams, made of reed-cane 5 feet long jointed together like straw mats.

Found there about 80 souls, on account of the distance and the condition of the trail, the priest had not been in the camp for years, but the Indians themselves at least the majority would go to St

Eugene once a year for the feast of Corpus X. They knew some prayers, but addicted to gambling their time was spent at that when force by hunger they were not out hunting or trapping, the fishing was left to the women, no flour in the camp and consequently no bread, and no much clothing. They were glad to see the priest and the boys would bring me ducks and fish which were plentiful. With the reed-canes they fixed a place large enough for all to assist at mass and follow the instructions. In one corner of it I planted 4 piquets spread my travelling tent on and that was the altar, underneath I fixed my bed putting saddles and other articles for the trail close to it, to keep everything from the hungry dogs. One of them came in the night to drag the pack saddle, gave him such a blow that my hand was swollen but kept away for good. Another night I saw the skunks around the fire I had in the wigwam eating the remains of my supper, but considered prudent to let them alone. These people are simple, moral and well disposed towards religion, if kept away from mixing with the Americans on the other side of the boundary line. Organized the camp appointing watchmen⁸ to keep order and assist the chiefs. The head chief Sampierre is getting very old, but the sub chief Justin is energetic and promised to keep in force the regulations given.

I ask the young men why are you so poor physically and financially here is the cause, you spend your time night and day gambling and no work or prayer done. Now every night at nine blow the horn say the prayers in common go to sleep, and at 6 in the morning at the call of the horn have prayers, and work your gardens on the high ground and provide plenty food for yourself and family, save what money you make in trapping buy cows from white settlers that your children will have milk, in a large prairie like this it will be easy to raise stock. The general impression I had of the Kootenay bottoms looking at immense acreage around I considered that hundred families could make a splendid living if the land was kept from flooding, being now in September the water had gone leaving rich pastures.

Taking advantage of the little steamer Galena coming from Bonner's Ferry on the Kootenay River going to the outlet of the Kootenay Lake 80 miles to a point called Kootenay landing and after the city of Nelson I went to see what the place was like. Found there a city of tents by chance I located Latrémouille family whom I had known on the construction of the C.P.R. and had opportunity to say mass for those willing to attend. Many mining claims were located all around waiting for capital to purchase and develop.

There I met James Cronin coming from Cœur d'Alene mining fields. Being an expert miner was looking for investments for American capital. The gentleman became three years after our partener in Moye Mine.

Having no communications with St Eugene, I was anxious to see how things were. Not many days after one of the Indians Pierre came to the Fathers house with a wild look, as a demented. This is the same Pierre who two years after was the originator of the St Eugene Mine at Moye. Without introduction he said you must leave the country. Three years ago we ordered the surveyors and Provincial constable to leave and they did it or they would not be living today. Coolly I said: If surveyors of land and constable went they did well, they had come here to make money and when they saw no money in sight and their life in danger they left, but for myself I have not come for money or good time, but to help the Indians to live well and show them the way to heaven and as

long as there is any Indian living of [or] myself living I shall not leave the country, then we will kill you. Opening my breast getting wesced [?] [vexed?] stoop up went to him and said go ahead, it is better to die than live with men like you. I have been so far taking care of your bodies and souls and you worst than dogs do not appreciate it, I give a bone to a dog and he licks my hand. Know this: should all the Indians come to kill me I shall not make a step back, no one can hurt me, and only one I fear, God. Pierre went telling the people outside. That priest is an old soldier faced many guns and can handle a gun better than any one of us: The Whites love him the Indians fear him and God takes his word, better to let him alone. There was in the camp an old man, Allan,

peaceful and good Christian, who secretly kept me posted on the dispositions and plans of the tribe. I fear and foresee great troubles: at the signal given the American Indians will come from the boundary lines, Montana and Idaho joining the Kootenays and set fire to the Barracks in the night. Chief Isidore who had agreed to abandon the place occupied by the Indians in Cranbrook Joseph prairie under certain conditions proposed by major Steele and colonel Baker, objected to live [leave] when the colonel started to fence the all estate in provision of selected breed of cattle to be brought in.

In May the major sent his interpreter to Isidore with the ultimatum to vacate Joseph prairie on the conditions proposed and accepted consisting in beautiful piece of land on the Kootenay River bank with an irrigation ditch and the cash would be paid for what buildings the Indians had on the prairie according to value estimated by arbitors of Isidore choice, and if refused to do so willingly he would be made to do by force. The messenger came to me asking to go with him. I told him to go alone, but if badly received then I would go. Few minutes after the messenger returned saying Isidore do not want to listen to me, that he would rather die of a bullet than to vacate. I went then, told Isidore: The offer made to you by the major of so many acres of good land with water on it and \$700.00 for your buildings in Cranbrook is very advantageous. If the mission with the church had not been built here where the soil is poor and gravelous I would go and start our mission on the spot offered to you in compensation of what Cranbrook is. You say that you would rather die of a bullet than to consent, but if you refuse and open battle with the police you may easily have the best of the hundred men here, but thousands will come after them, kill and destroy your camp and before God and men you will [be] responsible for the destruction and blood shed by your proud obstinacy. How will you stand it? Isidore quietly said: You are our boss. As you say it will be done. Turning to the messenger: go and report to major Steele what Isidore said. All shook hands and the troubles were over at the great satisfaction of everybody.

Before leaving Kootenay with his garrison Major Steele arranged for sports on the flats of four mile Creek inviting all the inhabitants of the district white and red to take part in them to cause friendly feelings with the whites and Indians. A large subscription list for prizes and refreshments was made up by the whites. We had from Major Steele, wagon, sleighs, 2 sets of harness 3 stoves and other useful articles.

Application to Dept. for school.

On August 7 the Mounties left for Fort Macleod and at once I wrote to the Indian Department Ottawa to give us a boarding school for the children stating that the Indians would never after that give any trouble to the government. We had then mail once a month and very irregular, correspondence was slow. The answer was favorable and we are asked to find a suitable location. Could not find any on the Indian reserve ground gravelous and no water. Then I offered 30 acres of land near our house which could be irrigated by St Joseph Creek flowing through. There no lumber to built until a sawmill was erected five miles north of us. It was to take 2 years before three buildings could be completed, a central building for the staff, chapel, kitchen and dining room, the 2 other buildings on each side one for boys the other for girls.

Now that calm and order were established we could give attention to improvements around the place. The fence of the graveyard falling down had to be renewed. No bell for the church no bellfry for it. the work on the bellfry started and 400 lb bell ordered. Money was collected for the purpose and whites protestants and Catholics willingly and generously contributed with the Indians.

Doctoring — Here I was called to play the Doctor *malgré lui* at the mining camp of Wild Horse Creek. In a row one of the miners had the frontal bone cut by the blow of an ax [e], the brain protruding, pressed the brain back and by antiseptic application he was able to return to work after 4 months — Not long after the customs officer at Fort Steele had the right hand poisoned and decaying, I had to desiccate it and after six months new flesh covered the bones and the hand being

little stiff for a while became normal. No doctors in the district I was called day and night by white or Indians in all kind of accidents and sickness. Returning home one day after having called in the middle of the night to attend the only son of the manager of the North Star Mine I was asleep on my horse when a group of men burning charcoal walk [woke] me up, I excuse myself of passing by without noticing them, they said: this does us more good than a sermon in three points. And I went on.

Tobacco plain was the only part of my district that had none [not] been visited yet. Found the Indians in August located on the boundary line between Montana and B.C. Their reputation was not very good. They had no church and only a few shacks.

They were accused of murdering three white men and killing no less than 14 heads of cattle belonging to white settlers. But it was found that the crimes were the work of the Montana Indians coming to B.C. to avoid the United States justice, but our Indians were not free from blame. With roaming dispositions they were lazy, addicted to gambling and drinking. I had some difficulty to gather them around and after the mission showed better disposed, burned down cards and other gambling articles and resolved to build a church. On the other side of the line, I found some catholic families who never had a priest to visit them. They were quiet lost when I came to their houses until I asked them to show me a corner where I could spread my blankets. They filled [felt] at ease then and said all the house is at your disposal. Mass was said and years after when our school was opened at St Eugene I had their children educated there.

Returning to St Eugene the white people free now from anxiety were coming to church on Sundays. Mrs Col. Baker though Anglican called herself Catholic and was with us on Sundays and festivals. Took advantage of the colonel's friendship to speak and propose some improvements in the district, and to use his [sic] as Member of Parliament to bridge the St Mary's River. Remarked also that we had, so far, no way to dispose our farm produces and our beef, but if a trail was open along the St Mary's down to the Blue bell mines on Kootenay lake we would have an easy outlet for all our produces. I represented also of what an advantage it would be to reclaim the immense prairies of the lower Kootenay Valley where number of families could be located.

The Colonel entered in my views, the following year the bridge was built, a company was formed to reclaim the lands on lower Kootenay and steam shovels with other machi [n] eries used for the canal to join the Kootenay with the Columbia waters were transported on the spot.

The autumn was spent in breaking few more acres of virgin land and pulling stumps, finding too slow and expensive the use of tackles and stump pullers we tried to blow them by dynamite, the experiment was so successful, that we ordered a few cases for the next season. Our men got so expert at it that even by a light charge had the best of large stumps even of the Tamarac tree whose roots spread far with a center on going deep in the ground, the stump being shattered we let it dry for a month and taking the fragments or kindling and setting fire would burn all roots under the ground. In spare time we were translating the prayers before and after communion in Kootenay from the chinook composed by Bishop Durieu, also the Hymns in preparation for Christmas. The week before Christmas all the Indians from Columbia Lakes Tobacco plain and even many of the lower Kootenay had come to St Eugene to follow the exercises in preparation for the feast. The subject of the instructions for the 8 days was Pride, and the consequence.

The feast was celebrated with the greatest devotion. Just before midnight mass to which many whites of the surroundings attended the Indians who had guns fired volleys in honor of the coming of the King of Peace, burning the ammunition piled up in preparation of war with the whites.

The altar looked beautiful with a new gothic tabernacle work of an artist and of bouquets of artificial flowers arranged by the hands of Mrs. Colonel Baker, the night was calm with a bright moon. Numerous communicants, and though the Kootenays have not melodious voices, they showed the strength of their lungs in rendering the hymns they had learned.

We were not to neglect or let drop a society of midwives Kenootlakatla Palka established by Fr. Fouquet to assist in confinement cases. It was composed of a President with three assistants and had rules to follow.

- 1 Had to meet twice in the year, or oftener at the request of the President in those meetings the 3 assistants had to give an account of their work.
- 2 The Visitation to be their principal feast.
- 3 To receive H. Communion in all the feasts of the B. Virgin.
- 4 To approach the H. Table in their uniform consisting in a blue veil with white trimmings.
- 5 Have to give example of cleanliness in their children.
- 6 To notify the chief of women with child carrying heavy loads.
- 7 to assist their members in sickness and provide temporal comfort and send for the priest if seriously ill.
- 8 On the death of one of the members must have mass offered at which all shall receive communion.
- 9 6 months of trial before admittance
- 10 Immorality case of expulsion and degradation in public.

5. The year 1889.

The new year ushered very mild with sun shine, permitting our Indians to have their traditional dinner in plain air to which everyone had to take part to prove that harmony existed in the camps, all enmity and misunderstanding had been buried with the old year. The material for the dinner was provided by those who had means to do so, consisting in homemade cakes bread tea, sugar, meats dried fruits etc. The priest was invited to bless the table and the crowd. What was left was distributed by the watchmen to the widows, orphans or blinds. In imitation of St. Stephen and his 7 helpers, collection of food or money was collected by the said watch-men to be distributed among the needy to last for months without obliging to humble themselves to beg or the generous givers to be exposed to pride.

The bell so long waited for was brought at last on sleighs from Golden R.R. station by willing Indians proud of the 700 lb bell which all wanted to see and hear. With the assistance of white carpenters the tour was ready to receive it.

The stables falling in ruin occupied the winter months taking advantage of 2 feet of snow, logs were cut and hauled in place for the fences needing repairs.

Spring coming I left for the Shushwap camp on Columbia lakes, the roads were in bad condition and on six miles from the camp my horse ploughed out went to camp with a family not far from the trail. It was providential, found the children in tears their father of 60 years was dying, said mass in the house and administered the sacraments to the sick man who died three days after.

The Shushwaps received the priest with the same joy as usual having the prayers taught in Kamloops in their own language they learned them without difficulty and many were admitted to make their first communion.

On the 2d 1889 day of April started seeding the wheat in the 70 acres of prepared soil at St Eugene.

The feast of Easter approaching our time during the Holy Week was taken by preparing the

candidates for first communion. the subject of instruction for the 6 days was the virtue of purity. In spare time the cleaning of the village had to be done, but suppose on account of the spring warm sun my people were indolent and slow to work. I had to use all kind of stratagem threatening to refuse to bless on H. Saturday the houses with unclean yard. Easter Sunday the first communicants marched to the church the boy dressed in black from the cloth of the Fathers old cassocks the girls in white with a bleue sash present of Mrs. Col. Baker. The new gothic candlesticks present of Mr Norris customs officer, adorned the altar, never before the sun shone on a happier day in St Eugene.

Mass over the whites protestants or Catholics with all the Indians shook hand with the first communicants, there were representatives of the Indian camps even some of the Wild Tobacco Plains, who offered to take me to their plains 80 miles away, but only few families were to be seen, the rest gone across the line on the American side. Father Richard had the wheat ready for the flour mill, and we ground the best flour we ever had.

On May 1889 before the high water visited the lower Kootenays the Indians are progressing there, their gardens are promising and with the money from selling their furs have secured cattle and horses from the American settlers; chief Justin handle his men with an iron hand. The prayers and catechism are taught and learned many well prepared made their first communion. Mrs Rykerb sent bouquets of flower for the occasion. Mass was said this time in the new house of the chief.

Before leaving camp I gave to each communicant one flower of the bouquet on the altar to keep as souvenir of the day. When in the fall coming again and people going to confession, One of the penitents asked me: what shall I say, you confess your sins and then showing a little sack said how could I commit sin having always before me the flower of my first communion Jesus gave Himself to me and I gave myself to Him.

One days boys frightened ran to my wigwam saying two white-men in rags are around the camp. Bring them in I said. Exhausted they dropped down, gave them a cup of tea and let them sleep until I had something ready to eat. Then they told me that having left Spokane a week ago with food for three days they had been without anything to eat for four days and not able to pack they had left their blankets and outfit behind, gave them only little food and had them to sleep before giving any more. Such is the life of the prospectors through this mountains, how many that are not heard of prey of the wolves or grizzlies

On my return to St Eugene I found the fields suffering for want of irrigation. Many a times I mentioned to Father Richard that without irrigation we were planting in vain, but always answered of the impossibility of it and of the cost of it, though I was the superior I did not like to act for fear of displeasing him, but secretly I turned the water on the grain. A fortnight after told the Father let us go and see how things are growing, surprised at the green and rich spots I said what this contrast does come from, surely from the water he remarked. After that we built a dam on St Joseph Creek and our fields hay and grain had better aspect.

In June Father left for his retreat preached in New-Westminster by Fr. Augier.

The sawmill built by Mathers brothers four miles from the mission was a boon not only for the schools but for the country around. Plans and specification given the erection of the schools and adjoining building was going ahead. Material also for our sheds our stock in number was hauled in the spot.

Our travelling was at that time on horseback through all kind of rough trails. I had picked for my riding the best horse of the country but finding that the more I was feeding him and with the best care he was very dull, asked Fr. Richard what could be the cause of that, who said horses here are interbreded, then I wrote Fr Lejac to send us the percheron colt stallion I had from the Guichon when in charge of Nicolas Valley — He was good enough to send it to us and I went to Golden to take him from the train, as I was afraid that in other hands he was not safe on the trail of 200 miles. After that we improved our band of horses.

The summer passed very quickly.

On the 24 of Sept. 1889 I left for Nelson found the town much developed. Hotels private residences going on fast, some of the mines starting to operate, but capital slow to come the country known only by prospectors who had no means to develop their claims. Mass was celebrated in private, but the inconvenience of that is easily understood. The necessity of church and school is already felt and notified the Bishop of that.

8 of Dec. feast of the Immaculate, with Brother Burns made our annual retreat in preparation.

With the month of November comes the snow. The summer high water has brought quantity of cedar trees on St Mary's shores, made many thousands of shingles to cover our barn and cattle sheds. All manual work gave place to the spiritual exercises in preparation for Christmas, the Indians in a body from every other camps have come to St Eugene. The subject of instruction is God almighty — absolute master of man created for no other purpose but to know Him and serve. What have the chiefs and watchmen done during the summer of how many disorders have some been guilty of gambling all what the [y] should have saved for their family even to their shirts, of drinking and fighting. All that is displeasing to God and the chiefs and watchmen have made no efforts to prevent that. I am afraid a severe punishment is hanging over your heads. The hand of God who has lavished blessings upon you may lay heavy upon you. Of the five missions preached to the Kootenay this seem to have the greatest effect. Chiefs and watchmen rose up and promised to act more effectively in the future. The Christmas Crib present of the white catholics attracted the attention of young and old. The children pointing during prayer the little Babe, the ox or the horse. In the night when saying my prayers unseen some of wild bucks came to kneel before the crib asking pardon and making resolutions for doing better.

6. The year 1890.

The new year ushered very cold and stormy. Summer was hot and no rain consently shortage of feed.

In February violent blizzard 40° and 41° below zero gave a sad blow to the stock. White and Indians are losing cattle and horses and hay getting scarce. Ourselves began to ration our stock. During mars [sic] wind blowing in all direction. Of man memory no winter like this had been experienced. Chief Isidore lost all his horses of pack and 60 cattle. Others are in the same condition. People come to ask us a little hay for the only horse left. The women are preaching to their children: do not be sorry for losing your horses God Who had been good to you has been offended by your gambling and laziness, now you cannot go out gambling and drinking and you are oblige to stay home and pray if you do not want God to take your life also and let you go to the big fire. Some of the Indians humbled themselves before God, others blasphemed and said the priest is the cause of our misery, he called the wrath of heaven upon us. When they met me riding on my fat horse they refuse to speak to me but I was telling them when I was under the burning sun making hay you were flying around looking for fun, now you walk and I ride.

Easter did not bring the usual crowd, having no horses to ride and to pack food supplies many had to remain at home. The subject of instruction was the vanity of the goods of this world cause of God's forgetfulness the story of Job had the effect of reviving the moral and promising not to cry or complain any longer. The feast over I was leaving for Columbia Lake to give the opportunity to those who could not come to the mission to make their Easter duties. The high water on the Elk river forced me to return home without reaching Tobacco plains.

The school buildings were painted and soon be ready for occupation.

Nobody having come for the priest from the lower Kootenay the St Pierre Indians had not the

usual spring mission.

In June 1890 we cleared 10 more acres of virgin soil. The land surveyors having come to survey five square miles of land for the coal mines company I obtained from them to survey 368 acres adjoining the mission which they were good enough to do free of all charges.

The sad news of the death of our beloved Bishop d'Herbomez cast sadness and the Indians who knew him joined in prayers for the repose of his soul.

On the 20 of the same month I went to New-Westminster for the annual retreat of the Fathers and brought back with me a mower and seeder machines to facilitate the work on the farm.

The Sisters of Providence taking charge of our Indian School landed at St Eugene on the 15 of August. Having no furnitures yet they had to sleep on the straw until the necessary equipment arrived, but like good missionaries no word of complaint, they had with them, a white orphan girl, Mary Raunch who rendered great services in sewing and cooking and even in classroom, learning quick the Indian language and having authority upon the children.

Thanks to the frequent rains of summer we had splendid harvest and with the thrashing machine of Colonel Baker the grain was put in safety for the flour mill to provide bread for the school we ground 10,900 lbs of first class, 3400 second, 3200 of third besides the many tons of bran for the stock and market.

Antipathy of the Indian toward the white race. When everything was ready for the opening of our Indian School, the faithful old man Alban came to tell me secretly that the Indians were not to trust their children to white women though called Sisters. The priest was not considered as a white man by them, but as someone sent to them direct from heaven. I thanked my old friend and prepared my plans. Sent three of my best watchmen to Columbia Lake with order to bring to the mission the children I named for the Saturday 18 of October, then on Sunday the 19th. After mass in the church I called and filed up the children of the mission of those parents favorably disposed toward the school added to the file those children arrived from Columbia Lake and marched them to the school houses only a few hundred yards from the church, the parents or the all congregations followed to see where the march was leading. The Sisters were on the porch to received the children who entered and closed the doors, told the crowd to go back to camp, and so the school opened with 20 pupils on Oct 19th 1890. Other children jealous of the selection made asked to be received the following days. The plan was successful and triumph complete.

We planted 8 acres of all wheat, but we found that the climatic conditions were against it, and did not experiment any more in the future.

A sick call brought me to Tobacco Plains. Once more I crossed the boundary line to give to the Catholics of Montana the opportunity to approach the Sacraments. As a rule I would call at the store for information about any new comers and meet so many of the settlers as possible to make them know that I was in the surroundings. Strange to say people who never spoke of religion but to turn it in ridicule stopped to do so, leaving my team outside the passersby would ask whose team it would be children would answer that is the God's man team, for the word priest was unknown in the valley.

December was very mild and the Indians flocking around St Eugene for Christmas: Justice was the subject of the preaching during the 8 days in preparation. Honesty in dealings, obligation of contracts, paying debts, stealing or helping to steal, obligation of restitution etc... The instructions were followed with interest. The Kootenays different from many other tribes are thinking people. After the instruction the men gather to discuss on the preaching, even they ask their children to give an account of what the priest had said. About 200 approached the Holy table. The whites are influenced by the faithfulness and behaviour of the Indians, day and night the crib has visitors. the parents bring their children close and explain to them what is seen in the

crib. The training of the school children causes the admiration of whites and Indians.

Notes:

- 1 Kay CRONIN, *Cross in the Wilderness*, Vancouver, Mitchell Press, [1959], p. 191.
- 2 Kay CRONIN, *Ibidem*, p. 191-212.
- 3 Father Coccola also kept a diary of several pages written indiscriminately in English and French while in the Northern Part of British Columbia (1905-1942), 34 single spaced typewritten pages.
- 4 It is impossible to say what happened of the first pages of the *Memoirs* but Kay Cronin must have had this portion of the diary, since she quotes from it. There may also have existed another copy of the *Memoirs* because some quotations of Cronin are not to be found in the one we possess in the Deschâtelets archives. Our copy covers 142 pages.
- 5 On Lacombe and the Canadian Pacific, see Gaston CARRIÈRE, O.M.I., *Le père Albert Lacombe, o.m.i. et le Pacifique Canadien*, dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, 37 (1967), p. 287-321, 510-539, 611-638; 38 (1968), p. 97131, 316-350.
- 6 His real name should have been Di Coccola.
- 7 Father Coccola left an undated account of this event in *Memorandum on the troubles in Kootenay*, 4 handwritten pages (Deschâtelets archives).
- 8 This seems a clear allusion to the Durieu system. See Emile BUNOZ, O.M.I., *Bishop Durieu's System*, in *Etudes oblates*, 1 (1942), p. 195-209. See also *Lettres de Mgr Durieu au Rév. P. LeJacq. Sur la direction des Sauvages*, 27 janvier 1883, 23 et 25 février 1884, 77 p. (Deschâtelets archives).

Nomination du Père Isidore Clut, o.m.i.

Évêque d'Arindèle et Auxiliaire de Mgr Henri Faraud, o.m.i. 3 août 1864

Le père Alexandre Taché, nommé évêque d'Arath et coadjuteur de Mgr Norbert Provencher, le 24 juin 1850¹, et qui lui succède comme évêque de Saint-Boniface le 27 juin 1853, ne tarde pas voir la nécessité d'obtenir pour lui-même un coadjuteur qui s'occuperait surtout de la partie nord de son diocèse avec résidence l'Île-à-la-Crosse. Il commence les tractations en vue de la nomination du père Vital Grandin qui est finalement élu évêque de Satala et coadjuteur de Saint-Boniface, le 11 décembre 1857².

Mgr Taché se trouvait jusqu'à un certain point soulagé, mais le développement des missions dans les districts d'Athabaska et du Mackenzie exigea bientôt une autorité ecclésiastique plus rapprochée de ces régions éloignées.

I. Un évêque pour le Mackenzie.

Le père Henri Grollier, fondateur de plusieurs des missions dans l'Extrême-Nord fut le premier réclamer un évêque. De Fort Good Hope, il écrit dès le 19 février 1859 au père Valentin Végreville que le père François Bermond, autrefois de la Rivière-Rouge, avait songé faire placer un évêque au Fort des Prairies [Edmonton]³ et au Grand Lac des Esclaves⁴. Pourtant, il était urgent d'en avoir un pour le seul Mackenzie à cause de l'invasion des protestants dans le Nord et de l'expansion des missions jusqu'au dernier poste du fleuve Mackenzie. Cela exigeait un évêque "exprès" pour ce district. Il énumère plusieurs raisons en faveur de son projet et affirme qu'il faut absolument un "Roi-Évêque"⁵. Le père ajoute dans la même lettre qu'il en écrit à nosseigneurs Grandin et Taché⁶ et qu'il le fera également au supérieur général⁷.

Dans la même lettre, il est aussi le premier à mentionner le nom du père Clut pour cette charge. Il ne se propose pas lui-même, dit-il, car il se connaît trop! Qui donc mettre à la tête du district? Le père Clut? Il ne le connaît pas, mais on dit qu'il a appris la langue, c'est un homme de tête pour l'administration et un homme d'influence. Enfin, l'important, c'est que le père Végreville se hâte de faire nommer quelqu'un.

Le 29 mai 1860, le père Grollier écrit à Mgr Taché le priant de donner un évêque aux pères du district⁸. Pour sa part, l'évêque de Saint-Boniface n'oubliait pas la "Grande Rivière" et il en parle au père Faraud, missionnaire à Athabasca, le 4 juin:

Mais la G. Rivière, vous n'y pensez-pas? J'y pense bien, cher père, mais que faire? Venir vous-même? Je le ferais volontiers si ma conscience me le permettait. Votre conscience: plaisanterie — Non, mon ami, et si nous étions deux heures ensemble vous le comprendriez comme moi. Quel fardeau que la mitre. Puis ici je n'ai personne⁹.

Le 4 juin, encore au père Végreville, le père Grollier affirme: "Les difficultés se compliquent de plus en plus, un Évêque seul peut nous sauver"¹⁰. L'idée du père Grollier commence à faire son chemin, car il est homme à promouvoir ses plans. Le 30 juin, sans savoir ce qui l'attend, le père Clut s'adresse lui aussi à Mgr Taché. Le père Grollier, dit-il, vient d'écrire une lettre commune aux pères d'Athabascall dans laquelle il communique un projet difficile à réaliser, mais qui procurerait la gloire de Dieu:

Je veux dire son évêque-Roi, (comme il l'appelle), pour la grand'Rivière avec ses allocations à part. Mais alors il faudrait que ces pays du Nord fussent érigés en province ecclésiastique, dont je serais heureux de vous voir le métropolitain. Je ne vous parle pas plus au long de cette affaire, le P. Grollier a donné toutes les preuves et raisons en faveur¹².

Le père Clut semble bien gagné à l'idée, car il écrit au Fondateur le 7 juillet 1860:

Je ne vous dirai rien, Monseigneur de nos autres missions du Nord, elles sont à une si grande distance de la nôtre que c'est excessivement rare que nous en recevions des nouvelles. Cependant je dois vous parler un peu du grand projet du R.P. Grollier. Il a dû écrire à votre Grandeur pour vous faire connaître l'importance des missions *de la Grande Rivière MacKenzie*, le peu de ressources pécuniaires et le manque de sujets pour faire réussir cette mission ou plutôt cet immense district. Il sent le besoin d'un évêque pour ces contrées de l'extrême Nord, avec des allocations à part. Je ne vous en parle pas plus au long, parce que le R.P. Grollier a dû vous soumettre toutes les raisons en faveur de son projet dicté par le zèle. Je veux seulement vous faire connaître l'opinion du R.P. Faraud à ce sujet et la mienne aussi, pour que vous soyez mieux éclairé sur la demande du P. Grollier. Nous sommes proches de la grande Rivière MacKenzie, le R.P. Faraud y a habité quelque temps; nous sommes en rapport avec une foule de personnes qui ont habité longtemps, par conséquent nous connaissons l'un et l'autre l'importance du pays et le grand bien qu'il y a à faire; et nous sommes par conséquent l'un et l'autre de l'avis du R.P. Grollier, quoique cependant nous envisagions la difficulté du projet. Dans le cas où l'on établirait un évêque dans la Rivière MacKenzie, je suppose qu'on chercherait à faire une province ecclésiastique de l'immense diocèse de Mgr Taché, dont il serait lui-même le Métropolitain¹³.

On parle de la question tout au cours de 1861. Mgr Grandin qui se rend dans le district déclare: "Il faut un évêque ici, j'en suis convaincu"¹⁴. Pourtant il craignait que la santé du père Faraud sur qui on était tombé d'accord¹⁵ ne fut pas assez bonne et suggérait le nom du père Jean Seguin alors que quelques mois plus tôt il voulait envoyer le père Faraud l'Île-à-la-Crosse pour voir s'il guérirait et "aussi mieux connaître le P. Clut"¹⁶.

Le choix tomba finalement sur Mgr Faraud qui fut élu le 16 mai 1862.

Avant que sa nomination ne fut connue, Mgr Grandin inclinait de plus en plus pour le père Clut et il l'écrit Mgr Taché, le 28 juillet 1862:

Ce père [Clut] va faire un excellent missionnaire. Je ne crains que pour sa santé, il a une très mauvaise poitrine. Ce serait pour moi le seul empêchement que je verrais le nommer évêque-roi. **et** encore je crois qu'il conviendrait mieux que le père Faraud¹⁷.

Même après avoir appris la nomination du père Faraud, Mgr Grandin pense que celui-ci refusera pour raison de santé et il dit alors Mgr Taché, le 3 avril 1863:

Si le père Faraud réussit faire tomber son fardeau sur les épaules d'un autre, je présente les pères Clut, Gascon et Séguin. J'exclus les autres pour raison d'incapacité ou de jeunesse¹⁸.

2. Mgr Clut, auxiliaire.

Après son sacre, Me Faraud se rend Rome et, le 13 mai 1864, prépare un long rapport l'intention du pape dans lequel il explique sa maladie, les pressions faites sur lui pour qu'il accepte l'épiscopat, ajoute que le mal a empiré et s'enhardit jusqu'à demander un coadjuteur pour que l'œuvre des missions n'ait pas souffrir. Il écrit:

Quoique mon clergé soit très peu nombreux (il n'y a que sept missionnaires dans mon vicariat) cependant la divine Providence a tellement arrangé les choses que, quatre d'entr'eux sont des hommes distingués sous le rapport du zèle, de la vertu et du talent. Il me sera donc facile de trouver un coadjuteur et successeur parmi eux. Comme ils manquent un peu d'expérience, je viens prier votre Sainteté qu'Elle veuille bien m'accorder, conformément ce qui se pratique dans les Missions de l'Asie, des lettres Apostoliques pour la nomination d'un coadjuteur ayant en blanc la place du nom et prénom de l'élu, afin que je puisse plus tard étant sur les lieux, le Saint-Esprit invoqué et le conseil des autres missionnaires pris, y inscrire celui que nous croirons le plus digne et le plus capable¹⁹.

Le 16 mai, Mgr Faraud raconte son audience avec Pie IX. Après avoir parlé l'un et l'autre de leur santé, le pape lui dit:

[...] puisque vous êtes comme le Pape²⁰, je veux que vous soyez Pape, je vous donne tous mes pouvoirs même celui (ceci est

un secret qui ne doit être connu que de vous seul) de nommer les Évêques. Vous êtes trop malade pour rester longtemps dans ces pays affreux, vous nommerez un évêque, vous le sacrerez et vous vous retirerez dans un pays moins déshérité pour travailler de là pour les missions²¹.

Par cette lettre, Mgr Taché est au courant de la faveur accordée par le pape, ce qui deviendra une cause de difficulté lorsque le vicaire apostolique choisira son auxiliaire sans en souffler mot ni Mgr Taché, ni à Mgr Grandin.

Dans une lettre au père Clut, le 28 septembre 1864, Mgr Faraud raconte son audience et se contente de dire que le pape lui accorda les pouvoirs qu'il demandait sans les préciser²².

Malgré le silence imposé à Mgr Faraud, le conseil général des Oblats apprend le 25 mai que l'évêque a rendu compte de sa visite au pape qui lui a "fait préparer une bulle et lui a donné la permission extraordinaire d'emporter cette bulle dans son nouveau vicariat et d'y insérer, pour l'épiscopat, le nom qui lui sera inspiré par l'Esprit Saint²³".

Le 24 août, le secrétaire de la Propagande envoie au père Ambrosio Tamburini, procureur auprès du Saint-Siège, le bref apostolique autorisant Mgr Faraud à nommer et sacrer son auxiliaire²⁴. La bulle est datée du 3 août 1864. Enfin, Mgr Faraud a fait connaître au père Joseph Fabre, supérieur général, ses préférences en faveur du père Clut et le conseil général, dans sa réunion du 18 novembre mentionne que l'évêque a "désigné le P. Clut comme le seul plus capable d'être élevé à la Coadjutorerie, dans le cas où celle-ci deviendrait opportune²⁵" et, le 26 novembre, le père Fabre, dans une lettre à Mgr Faraud, donne son approbation à la nomination du père Clut, mais il espère que

[...] votre santé vous permettra de ne pas donner suite pour le moment à ce projet; mais si la nécessité vous y contraignait, si vous jugiez devoir user des pouvoirs qui vous ont été conférés par le Souverain Pontife, je déclare adhérer au choix que vous faites du R.P. Clut pour votre Évêque Auxiliaire; je lui impose en vertu de la Sainte obéissance l'obligation d'accepter l'épiscopat²⁶.

Le 30 novembre, le supérieur général écrit au père Clut, une lettre qu'on peut supposer que le porteur, Mgr Faraud, ne doit lui remettre qu'au moment où l'élection sera faite. Il lui dit entre autres choses:

Après avoir bien prié et bien réfléchi, je déclare donner mon adhésion la plus complète au choix que Mgr Faraud fait de vous pour son Auxiliaire et par l'autorité que me donnent nos Stes Règles, je vous prescrite formellement et en vertu de la Ste obéissance de courber la tête et d'accepter le fardeau de l'Épiscopat qui vous est imposé.

Ainsi, ajoute-t-il, le père sera à la fois "oblat et victime²⁷".

Munis de ces autorisations, Mgr Faraud reprend le chemin de son vicariat, passe à Saint-Boniface où il se tient sur la plus grande réserve au sujet de ses plans, se rappelant cette fois le mot de Pie IX: "ceci est un secret qui ne doit être connu que de vous seul", de sorte que le père Florent Vandenberghe, visiteur canonique, Mgr Taché et, plus tard, Me' Grandin ne sauront que le peu qu'ils connaissent déjà²⁸.

3. Consultation des pères du vicariat.

Mgr Faraud arrive à la mission de la Nativité [Chipewyan ou lac Athabasca] le 9 août, rend visite au père Clut durant quelques heures, pousse ensuite jusqu'à Fort Good Hope où il accoste le 7 septembre, revient à Fort Providence le 13 octobre et rentre chez lui²⁹.

Le but de ce voyage jusqu'au bout de son vicariat était de se conformer aux termes de la bulle qui exigeait la consultation des missionnaires. Un seul pourtant n'est pas consulté, le père Clut³⁰.

Poussé par le désir de voir Mgr Faraud, le père Clut quitte sa mission avec ses chiens et ses raquettes le 12 décembre et parvient finalement à Fort Providence dans la soirée du 31 décembre³¹. L'élu raconte dans ses *Mémoires*:

Mgr Faraud, en revenant de France et de Rome apportait avec lui une bulle pontificale, datée du 3 août 1864, par laquelle Mgr d'Anémour³² était autorisé à se choisir, après avoir pris conseil de ses missionnaires alors résidents dans les limites de son Vicariat, de se choisir, dis-je, un Évêque auxiliaire Év. d'Erindèle *in partibus infidelium*.

Le p. Clut ne se doutait nullement que déjà Mgr Faraud, tous les pères du Vicariat, le Supr général des Oblats et son conseil avaient jeté les yeux sur lui, et l'avaient nommé à l'unanimité Auxiliaire de Mgr Faraud. Sa grande ambition à lui était d'être placé dans une petite mission, où il eut pu vivre tranquille et exempt des soucis inhérents aux grandes charges, telle que celle de l'Épiscopat.

Cependant cette nouvelle lui fut ménagée. Ce n'est que le 3 janvier 1866, que le p. Clut qui s'était rendu à la Providence pour des affaires importantes concernant le vicariat, reçut communication de la bulle pontificale, et d'une lettre du T.R.P. Fabre Supérieur général des Oblats lui commandant au nom de l'obéissance d'accepter la charge qui lui était imposée. Il fallut cet ordre pour que le pauvre père Clut se soumit. Il se sentait si peu propre à remplir une pareille charge qu'il aurait fait tout son possible pour ne pas accepter, si le commandement au nom de la ste obéissance ne lui avait pas été intimé.

Le 3 janvier donc Mgr H. Faraud, en vertu du pouvoir qui lui avait été octroyé par le St Père de la manière la plus gracieuse et après consultation de ses missionnaires unanimes dans leur choix, élit solennellement le p. Clut d'Erindel et son coadjuteur³³ en présence des pères R.G. Eynard, E. Grouard et J.B. Genin et des frères A. Raynard, J. Salasse, L. Boisramé, dans la salle de réunion de l'Evêché de la Providence".

4. Sentiments de Mgr Clut.

Mgr Faraud fait part des sentiments de Mgr Clut dans une lettre au père Fabre:

La lettre exprime de Votre Paternité, le désir manifesté par tous les Pères, l'ordre du Souverain Pontife mettaient l'Élu dans l'impossibilité de reculer. Ce pauvre Père était stupéfait; il bégaya quelques paroles que ses larmes étouffèrent, mais enfin il se soumit, assurant ses frères qu'il leur avait été dévoué auparavant et qu'il le serait mille fois plus à l'avenir. Il voulait continuer, mais de nouveaux vivats couvrirent la voix de l'Évêque élu³⁵.

Après avoir passé seize jours Fort Providence, le nouvel évêque rentra chez lui³⁶. Le 11 mars 1866, il écrit au supérieur général une lettre que ce dernier ne recevra que le 1^{er} avril 1867. En voici quelques extraits:

C'est un petit évêchon qui vous adresse cette petite lettre à la hâte. [...] Me voilà donc pauvre sujet que je suis, sans mérites, sans science, sans qualités **Évêque** et chargé d'un fardeau bien lourd. Cependant mon très Révérendissime Père, connaissant votre volonté formelle, voyant que vous et votre conseil et que tous les Pères du Vicariat de Mgr Faraud donnaient leur adhésion complète et unanime au choix que Mgr Faraud avait fait de moi pour son Auxiliaire, je n'ai pas hésité du tout, je me suis décidé aussitôt à accepter, tout en versant quelques larmes, et en priant Mgr Faraud en grâces de ne pas me laisser seul, c.-h.-d. de ne pas quitter le Vicariat, à moins d'une nécessité pressante ou de l'impossibilité physique de rester, à cause de ses infirmités. [...] Quant à moi, mon très Révérend Père, même comme simple prêtre, je pensais consacrer jusqu'au dernier de mes jours à l'instruction des Sauvages, maintenant que mes obligations seront encore plus grandes, ma volonté de me sacrifier est encore augmentée, si toutefois elle pouvait l'être. Ayant le sentiment intime de n'avoir jamais rien fait pour m'attirer sur la tête le fardeau de l'épiscopat, bien loin de la ayant pris certaines mesures pour l'éviter, ne le tenant qu'en vertu de la Ste Obéissance, je l'ai accepté sans trouble, et j'éprouve même, par une grâce toute spéciale de la Providence, une force, un courage et même une joie extraordinaire. Mon sacre sera renvoyé jusqu'au milieu de l'été 1867. Mgr Faraud et moi avons jugé à propos, pour faire plaisir Nos Seigneurs de St Boniface", et de Satala³⁸, et pour donner plus de pompe la solennité, leur donner rendez-vous, au Lac Labiche, une de leurs Missions. C'est là que je recevrai la plénitude du Sacerdoce. Je n'ai pas voulu attendre mon sacre pour vous bénir, mon Révérendissime Père, puisque j'en ai reçu le pouvoir par ma préconisation, je vous ai envoyé ma première bénédiction. La première devait être en effet pour mon Père bien Aimé qui devrait me bénir, pour que je le bénisse. Mais nous pouvons nous bénir mutuellement.

5. Fêtes à Fort Providence.

Mgr Clut raconte ensuite les célébrations qui eurent lieu Fort Providence rehaussées par la présence de deux évêques:

C'est le 3 Janvier seulement, comme je l'ai dit en commençant que Mgr fit connaître ma nouvelle dignité, et me proclama canoniquement Évêque d'Erindel et son auxiliaire. Les Pères et les frères voulurent me donner une **cérénade** l'invitation de Mgr Faraud. Rouan [?] avait son instrument de musique et jouait de son mieux, sans cependant arriver la perfection. Mais on était content; et moi quoique naturellement sérieux en cette circonstance, je pris part à la joie. Je dois vous remercier mon très-Révérend Père de m'avoir prescrit au nom de la Ste Obéissance d'accepter le fardeau de l'épiscopat. Sans cela j'eusse été dans le trouble; en me reconnaissant si peu capable, je n'aurais osé me décider à accepter un pareil fardeau; mais au nom de l'Obéissance je l'ai accepté avec joie et sans inquiétude. Le lendemain par ordre de Mgr Faraud les 3 pères offrirent le St Sacrifice pro Electo Episcopo, et les 3 Frères firent la Ste communion la même intention. Les bons Pères Eynard et Grouard, mes intimes voulurent bien me faire l'honneur de m'assister ma messe.

Le 6 Janvier, il y eut office *quasi* pontifical. Mgr Faraud chanta la messe revêtu d'une magnifique chasuble. Je l'assistai en

qualité d'archidiacre, le Père Génin faisait sous diacre. Le frère Boisramé faisait grand maître de cérémonies. 2 enfants s'acquittaient assez bien de l'office d'acolytes. Le P. Grouard faisait raisonner son harmonium, tandis que les frères Raynard et Salasse chantaient comme des chantes de cathédrale. Nos métis et nos sauvages ouvraient de grands yeux. Ils n'avaient jamais rien vu de si beau de leur vie. Le gendre du vieillard Beaulieu lui demandait, après la cérémonie, pourquoi on assistait Mgr avec tant de soin et de pompe. Le vieillard répondit: Je n'ai jamais été instruit sur cette matière, mais je me figure que l'Évêque représente le bon Dieu et que les Prêtres qui l'assistent représentent les anges. Que penserez-vous de cette explication? Nous profitons d'une circonstance exceptionnelle dans ces pays pour faire éclater la beauté des cérémonies de notre Ste Religion; car jamais encore 8 oblats n'ont été réunis dans ce vicariat³⁹.

6. La question du sacre.

On pensa d'abord faire le sacre à la mission de Lac-La-Biche. Des raisons importantes le firent retarder: nosseigneurs Taché et Grandin, invités au chapitre général de 1867 et à la fête du dix-huitième centenaire de saint Pierre et saint Paul à Rome ne pourraient y assister. Il fut alors décidé que la cérémonie aurait lieu à la mission de la Nativité au Fort Chipewyan où le père Clut avait résidé neuf ans et que la date en serait le 15 août 1867⁴⁰

En attendant le sacre, bien des événements se produiront et le pauvre Mgr Clut, surnommé "l'évêque de peine" commence dès lors à mériter son titre.

Le 17 mars 1866, Mgr Grandin félicite Mgr Clut "non pour votre élévation à l'épiscopat mais pour le dévouement et l'abnégation qui ont fait accepter ce pesant fardeau. Que le Seigneur vous donne force et courage pour le porter aussi longtemps que possible! Que la Reine des Apôtres daigne émuousser les nombreuses épines dont ce fardeau est partout hérissé". Mgr Clut le suppose au courant de son élection, "c'était en effet assez naturel que j'en connusse quelque chose" mais Mgr Faraud n'a pas jugé à propos ni de lui en parler ni de lui en écrire. Quant à son invitation à se rendre au sacre, il ferait tout en son pouvoir pour s'y rendre. Pourtant Mgr Faraud l'a invité à Lac-La-Biche, mais "sans me parler de votre sacre". Il ajoute encore: "Je ne puis néanmoins vous dissimuler que les réserves de Mgr F. [araud] à votre sujet m'ont humilié". Puis, l'évêque se plaint de Mgr Faraud:

J'ai été pour lui ce que vous avez été un frère soumis et obéissant tant que mes supérieurs me l'ont permis. L'obéissance qui m'a forcé à m'éloigner de lui n'a pu me faire discontinuer de l'aimer et de l'estimer, j'ai toujours eu en lui une confiance sans borne et je croyais avoir mérité la sienne. Je pouvais abandonner son vicariat dès lors qu'il a été nommé, j'ai continué à l'administrer sinon avec sagesse du moins avec tout le dévouement dont je suis capable, j'y ai souffert plus que nulle part ailleurs, je n'en ai pas de regret assurément, mais après tout cela les réserves de Mgr Faraud m'ont surpris⁴¹.

On voit que la façon d'agir de Mgr Faraud n'a pas fait plaisir à Mgr Grandin. L'évêque y revient longuement dans ses *Souvenirs*. Le père Vandenberghe lui avait dit que Mgr Faraud ne manquerait pas de lui parler de la question de son auxiliaire. Mgr Grandin ajoute:

Mgr Taché de son côté m'écrivait. J'espère que Mgr Faraud sera plus communicatif avec vous qu'avec nous⁴² et qu'il vous dira quels sont ses plans pour le choix d'un coadjuteur.

L'évêque poursuit:

Mgr Faraud était un excellent missionnaire un bon religieux mais d'une originalité incroyable il ne fallait pas le juger aux apparences, il aimait le bon Dieu de tout son cœur et agissait largement avec lui sans inquiétude ni scrupule. Pour son administration il tenait à être absolument indépendant.

En même temps que la visite rapide de Mgr Faraud à l'Ile-à-la-Crosse, Mgr Grandin reçut l'acte de visite du père Vandenberghe:

Rentré à l'Ile-à-la-Crosse je prends connaissance de l'acte de visite, j'en fus bien surpris et j'ose dire affligé, bien autrement du manque de confiance que j'ai cru trouver chez mon digne voisin. Mgr Faraud et l'acte de visite paraissent surtout avoir pour but d'empêcher les empiètements de l'oblat devenu évêque sur les droits de la congrégation sa mère. Nos saintes règles ne suffisaient plus il fallait des ordonnances spéciales pour brider en quelque sorte l'Oblat devenu évêque et le mettre dans l'impossibilité physique de faire certains actes d'administration, permis à un autre Oblat dans la même position. Mgr Taché qui avait dû comprendre aussi bien que moi ces règlements ne m'en écrivait pas un mot. Après avoir réfléchi, prié et pleuré j'écrivis longuement notre bien-aimé père Général et je protestais de toutes mes forces contre le manque de confiance qu'on semblait afficher contre nous, car j'étais convaincu et je le suis encore⁴³ que ce

règlement de précaution était l'effet de Notre Très Révérend Père Général et non de son délégué. [...] Je me trouvais d'autant plus libre pour réclamer que je n'étais que coadjuteur et n'avais qu'une autorité déléguée. L'épiscopat disais-je nous est imposé nous l'acceptons par obéissance et aussitôt après on semble ne plus nous regarder comme des enfants de la famille, et n'avoir d'autant moins de confiance en nous, que l'église nous en témoigne d'avantage. Quelqu'un m'avait dit que devenus évêques nous ne faisons plus partie de la famille nous n'étions plus en quelque sorte que des Oblats honoraires, c'est le P. Bermond je crois [qui] fut l'inspirateur de ses défiances qui me disait cela avant que je fusse évêque et je crois que dans mon mémoire je disais on nous regarde pas seulement comme des membres honoraires de la famille je serais plutôt tenté de croire qu'on [nous] regarde comme des *bâtards*. [...] ces règlements furent [...] désavoués de notre bien-aimé Père et au chapitre général de 1867 [...] il fut décidé que l'oblat devenant évêque ne cessait pas d'être oblat, sa Sainteté le Pape Pie IX ayant été consulté avait répondu que l'oblat en devenant évêque ne cessait pas d'être oblat et qu'il était tenu d'observer ses vœux et ses règles autant qu'elles ne se opposaient pas ses obligations épiscopales. On visa même faire une position légale et honorable au vieil évêque oblat devenu incapable de s'acquitter de sa charge, ce qui me fit oublier le règlement désavoué et que j'avais eu longtemps sur le cœur.

Mgr Grandin indique ensuite comment Mgr Taché fut, lui aussi, froissé des agissements de Mgr Faraud:

Cependant j'écrivis Mgr Taché et au P. Visiteur que Mgr Faraud ne m'avait fait aucune communication sur la question délicate de son auxiliaire. Au mois de janvier suivant j'apprenais par Mgr Clut qu'il était définitivement nommé Evêque d'Arindèle Auxiliaire de l'Evêque d'Anémour et Mgr Faraud fit connaître qu'il se proposait [de] faire le sacre au lac Labiche en priant Mgr Taché et moi de l'assister dans cette cérémonie. Mgr Taché fut très mortifié de la conduite de notre digne ami et se trouva blessé lui-même en sa personne. S.G. lui écrivit, d'après ce qu'elle m'a dit et la grande satisfaction du P. Visiteur Mgr d'après le bref que le Souverain Pontife vous avait remis vous deviez consulter les missionnaires de votre vicariat Mgr Grandin était le premier que vous deviez consulter, il avait administré votre vicariat même après votre élection et après votre sacre et avec tout le dévouement possible son autorité n'a cessé chez vous qu'après votre retour. Si vous avez cru pouvoir ne pas le regarder comme votre missionnaire, les simples convenances et la reconnaissance vous en faisaient une obligation outre qu'il était plus qualifié et porté de désigner le sujet le plus apte qu'aucun de vos sujets. Les choses en étant ainsi ne comptez point sur mon assistance au sacre du sujet de votre choix et je ne veux pas que cette cérémonie se fasse dans mon diocèse".

C'est à dessein que nous avons cité ces longs extraits des *Mémoires* qui expliquent la conduite de nosseigneurs Grandin et Taché ainsi que la suite des événements.

Outre le manque de délicatesse de Mgr Faraud, la question se complique par une autre source de mécontentement, la nomination d'un procureur des missions pour les diocèses de Saint-Boniface et du Mackenzie.

Le 26 mars 1866, Mgr Clut s'adresse Mgr Taché pour lui annoncer sa nomination, lui faire part de ses sentiments et l'inviter son sacre Lac-La-Biche⁴⁵. Peu après, le 10 avril, c'est Mgr Faraud qui essaie d'expliquer la situation Mgr Taché. Il répond alors une lettre de Mgr Taché en date du mois de mai 1865 et se demande pourquoi faut-il qu'un malentendu d'un côté, un oubli inexplicable de l'autre "soient venus troubler même momentanément la bonne entente, le laisser aller réciproque, la cordialité qui avait toujours régné parmi nous". Mgr Faraud refait alors toute l'histoire de sa propre élection, puis en vient la question de Mgr Clut. Il prétend pouvoir affirmer et jurer qu'il a entretenu Mgr Grandin de ce problème pendant très longtemps et que Mgr Grandin, alors fatigué et souffrant, ait pu oublier. Il regrette la peine qu'il a pu causer aux deux évêques, mais... "ma conscience rend témoignage mon esprit et mon cœur que je n'ai rien me reprocher". Enfin, il l'invite au sacre à Lac-La-Biche et dans le cas d'un refus la cérémonie aura lieu à la mission de la Nativité. Il termine par ces mots:

Je ne vous dit pas que l'affront ne me sera pas sensible, mais je le dévorerai en secret comme tant d'autres, il y a déjà long temps que mon estomac est accoutumé à cette nourriture, nous nous quitterons donc bons amis après comme [avant] ayant tous eu la consolation de penser que nous sommes dans le droit, les doux liens de la charité ne seront pas rompus pour cela⁴⁶.

Cette lettre doit être comprise par ce que Mgr Grandin dit dans ses *Mémoires* que souvent Mgr Faraud croyait avoir fait ce qu'il désirait faire.

Le 8 mai, Mgr Taché écrit à Mgr Clut, mais comme il n'a pas été averti officiellement de sa nomination, il ne lui en souffle pas mot⁴⁷. Il devait cependant lui en coûter d'agir ainsi et de ne pas

même féliciter le nouvel élu car sa lettre est toute remplie de sentiments affectueux. Mais, pouvait-il faire plus?

7. Mgr Grandin essaie de rétablir l'harmonie.

Mgr Clut devait maintenant être au courant de la peine éprouvée par les évêques de l'Ouest. La lettre suivante de Mgr Grandin à l'évêque d'Arindèle le laisse supposer. Il lui écrit le 16 juin 1867:

J'avais bien prévu cher Seigneur que votre nomination vous attirerait des croix, vous avez entendu parler de certaines choses qui vous auront assurément fait de la peine, j'en suis réellement désolé. Mettons de côté bien cher Père, toutes nos petites susceptibilités personnelles pour que la charité soit plutôt fortifiée qu'outragée par tout cela. Je m'aperçois qu'il s'élève des difficultés pour votre sacre au lac la biche, je ne connaissais rien de cela, ni vous non plus sans doute, j'avais été sensible à ces manquements qui m'étaient personnels, je croyais les avoir senti seul et il paraît que Mgr Taché lui-même en a été d'autant plus affligé qu'ils m'étaient personnels. Je voudrais pour tout au monde voir ce digne Prélat. Enfin bien cher ami, faites auprès de Mgr Faraud] tout ce que la prudence vous suggérera de faire pour que la bonne union se rétablisse entre nous tous. Tout en estimant Mgr F. je ne puis m'empêcher de sentir qu'il s'est montré peu délicat envers moi après surtout que je m'étais donné tant de peine dans son vicariat que j'aurais pu abandonner deux ans plus tôt d'autant plus que ma présence eut été si utile dans nos missions. Je ne regrette point ce que j'ai fait bien entendu car ce n'est pas pour Mgr F. que je travaillais mais pour Dieu et lui loin d'être ingrat récompense non seulement le bien qu'on fait mais celui qu'on veut faire. Ma grande peine aujourd'hui ce ne sont pas ces manquements que j'ai senti en m'efforçant de les oublier mais c'est qu'ils soient si sentis par les autres. Encore une fois cher Seigneur soyons prudents et prions pour que la bonne entente se rétablisse⁴⁸.

Deux jours plus tard, le 18 juin, Mgr Grandin écrit à Mgr Taché. Les cœurs des deux évêques, dit-il, sont à l'unisson...

et je sens qu'ils y sont tellement que votre absence en faisant souffrir le mien au delà de ce que je puis dire, ne peut cependant diminuer le moins du monde ce bel accord. J'aurais voulu que le même accord reignât entre nous et notre cher frère de la Grande-Rivière, j'ai senti trop, peut-être ses manquements à mon égard, mais j'aurais voulu faire comme si rien n'eût été ou du moins presque rien, mais sans vous désapprouver, je suis peiné que vous ayez pris ma défense si vivement, vous oubliez si facilement les manquements que l'on a envers votre personne, ne soyez pas trop sensible à ceux que l'on a envers votre pauvre coadjuteur.

J'ai écrit au cher évêque d'Anémour⁴⁹ et je ne puis bien entendu qu'approuver la manière dont vous lui avez écrit vous-même, ce qui assurément ne pourra pas manquer de l'affliger, car il y a chez lui, je pense, plus manque de réflexion que mauvais cœur. Celui que je trouve le plus à plaindre en tout cela, c'est le pauvre Évêque d'Erindelle, mon Dieu, que j'aurais de chagrin si j'étais à sa place, faisons, je vous prie, tout en notre pouvoir pour que la charité règne toujours entre nous et ces chers Seigneurs⁵⁰.

Le vœu de Mgr Grandin sera exaucé car Mgr Taché conservera pour Mgr Clut une affection qui ne se refroidira jamais, même si pour l'instant il se sent obligé de lui faire de la peine à cause des procédés de Mgr Faraud.

Nous avons une idée de l'état d'esprit de Mgr Taché par une lettre de Mgr Grandin au père Vandenberghe en date du 7 juillet 1866, dans laquelle il cite l'évêque de Saint-Boniface:

Mgr Clut ne me regarde pas, mais m'inquiète beaucoup dans ce sens que les choses ne se sont pas faites convenablement, du moins dans ma manière de voir. Le Pape n'a pas été écouté en entier. Il disait de consulter tous les missionnaires. Bien sûr vous étiez du nombre et on ne vous a rien dit. Aussi je ne me ferai pas le complice de cette inconséquence. Mgr Faraud qui était décidé lorsqu'il m'a écrit ne me dit que ceci: "Ne serait-ce pas beau si en 1867 nous allions avoir un beau sacre au Lac la Biche? À ce, je répons: "Non ce ne sera pas beau, car ce sacre ne se fera pas dans mon diocèse. Je ne veux point imposer mon si digne coadjuteur l'humiliation de faire un sacre dont on n'a pas même daigné leur parler." — Je suis si mortifié pour le Père Clut que j'aime et que j'estime, mais puisque son *bourgeois* a dit que cette affaire ne nous regarde pas (il l'a dit ici) puisque malgré nos observations il a persisté dans ses blessantes réserves qu'il aille jusqu'au bout tout seul, je suis bien décidé à ne point m'en mêler et ne point permettre que la chose se fasse dans les limites de ma juridiction." Voilà une leçon que Mgr F. mérite bien selon moi. Je ne puis désapprouver Mgr Taché et cependant je ne puis m'empêcher de m'affliger, cause des suites, de ce qu'il a pris la chose si au sérieux. Je ne puis assurément approuver la conduite de Mgr F dans cette circonstance et dans d'autres, et je ne puis condamner M.T., mais je suis bien résolu faire tout en moi, dussai-je m'exposer aux plus grandes humiliations pour que la charité règne parmi nous. Pauvre Père Clut! Que je le plains, quel chagrin auraient aussi tous nos Pères du Nord, s'ils connaissaient cela. Ceci joint au magnifique ouvrage de Fernand Michel⁵¹ pourrait bien faire supposer que la Congrégation veut faire porter la mitre tous ses membres⁵².

Mgr Grandin est donc bien décidé s'employer de toutes ses forces diminuer s'il ne peut faire disparaître complètement les causes de friction. Il va jusqu'à accepter de passer pour menteur. C'est ce qu'il écrit Mgr Taché, le 25 septembre. Il pense que Mgr Faraud a eu envie de lui parler de l'affaire, mais ce n'est pas la fatigue, comme le dit Mgr Faraud, qui lui aurait fait

"oublier une chose de cette importance". Mgr Faraud a bien pu croire qu'il l'en a "entretenu longtemps" mais il n'a parlé de rien. Il ajoute:

En tout cas, Monseigneur, j'aime mieux passer pour m'être trompé, j'aime mieux passer même pour menteur, et je prends cependant le bon Dieu témoin que je n'ai ni menti, ni voulu mentir, mais qu'importe, je consentirai tout plutôt que de voir la charité outragée entre nous jusqu'à ce point. Je prends sur moi de leur dire que vous reviendrez sur votre décision, ne fut-ce que par égard pour moi. Le tout peut s'expliquer par une erreur ou un malentendu et certes, quand on lit l'ouvrage de Monseigneur F.53 on sait si Sa Grandeur peut errer en fait de souvenir.⁵⁴

Voilà maintenant la question de la nomination de Mgr Clut mêlée à celle des souvenirs de Mgr Faraud qui ajoutait encore aux difficultés et rendait les relations amicales de plus en plus difficiles, c'est pourquoi Mgr Grandin s'efforce tant à ramener "la charité".

De plus, le supérieur général n'est pas non plus très content car il n'a pas de nouvelles et il pense que Mgr Faraud n'aura pas recourir au moyen mis sa disposition par le Saint-Siège⁵⁵.

8. La paix se rétablit lentement.

Il n'est pas facile de dire si le rétablissement de la paix et de l'harmonie est dû entièrement l'action de Mgr Grandin ou si des explications de part et d'autre en sont aussi la cause, mais la paix se rétablira. À la fin de l'année 1866, Mgr Taché s'adresse à Mgr Clut "avec une vive émotion".

Pardon, mon cher ami, de venir jeter une pensée sombre sur la première communication que j'ai avec vous depuis que vous aussi vous êtes Seigneur. J'aurais voulu garder le silence, mais comme je sais que d'autres l'ont rompu, je ne puis omettre toute allusion. De grâce, mon bon et aimé Seigneur, si de ce qui vous a été dit il vous restait quelque pénible impression ayez la charité de me le dire et je n'hésite pas croire que j'ai tout ce qu'il faut pour prouver votre cœur que le mien lui est dévoué. De grâce que la limite qui divise le diocèse de St Boniface du Vicariat McKenzie ne soit pas un signe de désunion entre des cœurs qui ont tant de raisons de battre l'unisson.

Il présume que Mgr Clut sera déjà sacré lorsqu'il recevra sa lettre. Pour sa part, même sans le chapitre général auquel il doit assister, il avait refusé d'assister au sacre avant de savoir que Mgr Clut avait été choisi. Mgr Faraud ne lui a rien dit. "Non, mon cher, j'ai connu le choix qui était fait par des bouches étrangères". S'il a répondu Mgr Faraud que le sacre n'aurait pas lieu Lac-La-Biche, c'est "pour des raisons que je croyais et crois encore être graves et que je lui indiquais".

J'étais d'autant plus libre de le refuser que l'ignorance où il me laissait du choix de son auxiliaire ne m'exposait pas à des froissements personnels. Quand j'ai su que c'était vous qui étiez choisi, j'ai du lutter beaucoup avec mon cœur pour ne pas regretter ce refus, et je l'aurais indubitablement regretté s'il m'avait été inspiré par quelque motif personnel. Je prie Dieu qui, dans le cours de votre épiscopat, qui sera j'espère "ad multos annos", il écarte de votre cœur des chagrins comme celui, que j'ai éprouvé dans cette circonstance. Je vous ai donné l'onction sacerdotale, j'eusse été si heureux de concourir quelque chose, à l'imposante cérémonie pendant la quelle le Saint Esprit veut vous communiquer la plénitude du sacerdoce. J'ai donc la douce conviction que votre bon esprit ne verra pas une disposition malveillante à votre égard dans le refus, que j'ai cru devoir faire à Mgr Faraud. Vous savez maintenant que j'avais obtenu de l'épiscopat de la Province et du Supérieur Général que votre nom fut à la suite de celui de Mgr Faraud quand j'ai sollicité l'élection de ce dernier, c'est assez vous dire que je ne pouvais avoir d'objection à la personne. Ainsi c'est entendu, je vous aime encore plus Évêque que je ne vous aimais simple missionnaire; nous nous continuerons la même confiance et si je vous ai fait de la peine, vous me le direz en toute confiance⁵⁶.

On voit ici le bon cœur de Mgr Taché. Il parle à peu près dans les mêmes termes à Mgr Faraud le 30 novembre. Il n'a jamais eu d'objection à la personne de Mgr Clut, mais il a été sensiblement peiné du silence de Mgr Faraud à son endroit et "surtout" à l'égard de Mgr Grandin. À tort ou à raison, il croyait la démarche prématurée⁵⁷, sa manière de voir n'était pas inspirée par un sentiment hostile et il a refusé de se rendre au sacre d'un sujet que Mgr ne désignait pas. Et il termine:

Puisse la peine que ce refus peut vous avoir causé, ne pas avoir égalé celle que votre réserve nous a causée à Mgr Grandin et à moi. Qu'il ne soit plus question de cette pénible affaire, qu'elle dorme dans l'oubli avec la pénible question d'argent, que la douce, sainte et constante amitié qui nous unit règne seule dans nos cœurs⁵⁸.

L'année 1866 se termine donc assez sereinement.

9. Le sacre à la mission de la Nativité, Fort Chipewyan.

Puisque Mgr Taché se rend au chapitre général de 1867, le sacre ne pourra avoir lieu à Lac-La-Biche. Mgr Faraud le regrette, mais il comprend la situation et en fait part à Mgr Grandin le 30 janvier 1867:

Mgr Taché va au chapitre, il ne pourra donc pas venir au lac Labiche, notre réunion n'aura donc pas lieu. Je supplie [?] de tous mes vœux, me persuadant qu'une entrevue de ce genre aurait les plus heureux résultats, non seulement pour éteindre cette mésintelligence apparente où la robe [sic] blanche et pure de la charité est toujours plus ou moins souillée, mais aussi pour l'intérêt général de nos missions au spirituel comme au temporel. Vous vous trouvez dans une telle position qu'il me paraît très difficile et ce ne serait qu'au prix de très grands sacrifices que vous pourriez vous y rendre. Du reste Mgr Taché n'y étant, je me reprocherai de vous faire faire ce long et pénible voyage presque seulement pour moi. Donc au lieu de nous trouver 4 Évêques au lac Labiche j'irai tout seul et Mgr Clut sera sacré ici⁵⁹ à son retour⁶⁰.

Mgr Taché est maintenant réconcilié et, le 28 avril 1867, il écrit à Mgr Faraud:

Je regrette infiniment de ne pouvoir me rendre au Lac La Biche. J'aurais été véritablement heureux de prendre part au sacre de votre bien aimé auxiliaire. Ma détermination première n'était pas dictée par la malveillance et vos explications m'ont fait trop de bien pour que puisse ne pas regretter l'impossibilité où je me trouve de me rendre à vos désirs. Acceptez du moins ma bonne volonté et les souhaits que je forme pour le consécrateur et pour l'élu. J'aurais eu besoin de vous voir après les pénibles impressions ressenties et nos missions auraient gagné beaucoup à une réunion. Nos cœurs ont besoin de s'entendre⁶¹.

La paix est rétablie et, le 28 avril, Mgr Taché en fait part à Mgr Clut:

Les explications de Mgr Faraud ont rendu à mon cœur la liberté que ses dispositions réclamaient impérieusement. Bien volontiers et avec le plus grand bonheur, j'aurais été prendre part à la cérémonie de votre consécration.

Comme l'évêque se rend en Europe, il s'unira à lui et priera pour lui dans toute la sincérité de son âme. Puis, il ajoute:

Je fera aussi l'impossible pour aller voir votre si bonne et si respectable mère.

J'ai remis à la Sr Supérieure un anneau pastoral, que je vous prie d'accepter comme gage de ma vive et sincère amitié⁶².

Le sacre eut lieu le 15 août et fut présidé par Mgr Faraud. Mgr Clut écrit dans ses *Mémoires* que les Indiens avaient attendu longtemps pour voir la cérémonie mais que la famine les avait forcé quitter et qu'il ne restait que quelques familles. La petite population du Fort y était cependant tout entière et on assistait la première cérémonie du genre dans le Nord. Il parle ensuite de ses sentiments personnels:

L'Év. consacré, comprenant la charge trop lourde pour ses faibles épaules, qui allait lui être imposée, s'émut profondément au commencement de la cérémonie la lecture de la prestation du serment. Il resta qq. minutes tellement dominé par l'émotion qu'il ne pouvait articuler aucune parole. Enfin se faisant une excessive violence, il put maîtriser son émotion et vers la fin de la lecture du dit serment, sa parole était devenue ferme et sonore. Toute la cérémonie se continua ensuite sans émotion trop vive. Déjà le consacré avait fait son sacrifice, se rappelant sa devise *Jugum meum suave est et onus meum leve*. Mon joug est doux et mon fardeau léger⁶³.

Mgr Faraud dit quelques mots du sacre Mgr Grandin le 21 novembre:

Nous arrivâmes Athabasca le 13 août, j'en fus content. Je puis y donner la consécration épiscopale Mgr Clut, le jour de l'Assomption de notre immaculée mère. Les R.R.P.P. Eynard et Tissier assistaient l'Élu. Nous avions une nombreuse assistance, mais mon long retard avait été cause que les Sauvages venus de très loin pour assister cette cérémonie étaient partis. Il en restaient cependant encore quelques uns⁶⁴.

Sœur Ward, s.g.m., qui se rendait fonder l'hôpital de Fort Providence mentionne aussi l'événement dans une lettre à la supérieure générale:

À huit heures, Monseigneur Faraud chanta la Grand'Messe avant laquelle Sa Grandeur expliqua dans une courte instruction, la cérémonie qu'il allait commencer. Mgr Clut était assisté des Rév. Père Enard et Tissier. Messe avec musique à laquelle un grand nombre de personnes firent la Sainte Communion. Les Révérends Pères ayant confessé la veille jusqu'à dix heures et demie. Après la cérémonie, grand dîner auquel furent invités Mr Beaulieu, le patriarche du Nord et le Bourgeois du fort⁶⁵.

10. Scrupule d'un Indien!

La cérémonie avait certes impressionné les Indiens, mais au moins l'un d'eux venu du Grand Portage avait été un peu surpris. Mgr Faraud l'explique Mgr Ignace Bourget de Montréal, le 26 novembre 1868:

Un jour je disais à un sauvage, qui témoignant le regret de me voir si rarement, parce que les missionnaires nouveaux venus ne parlaient pas assez bien pour se faire entendre, d'aller de temps en temps trouver Monseigneur Clut pourrait le satisfaire, il m'arrêta tout court et me dit — "tu parles de ce nouvel Évêque, sais-tu bien que nous avons tous été scandalisés l'automne dernier en entendant dire que tu l'avais fait Évêque. Jusqu'ici, dit-il, quand il s'agissait de faire un *Grand Prêtre* vous alliez dans les vieux pays, comment se fait il donc que tu as fait celui là de ta propre autorité. Comme je l'aime et que tu es mon père, quand les sauvages voulaient t'accuser d'avoir mal fait, je te défendais en leur disant après tout notre *vieux père* n'est ni méchant ni *bête*, s'il a fait cela, c'est qu'il devait en avoir le pouvoir. Mais à te dire vrai, je ne comprends pas pourquoi tu as agi de la sorte. C'est une des raisons pour lesquelles je suis venu de si loin dans la pensée de te faire expliquer pourquoi et comment tu avais été si hardi." Il me fallut un long discours pour lui faire comprendre que c'était que l'institution canonique. Après un instant de réflexion il me dit: "je comprends maintenant la sagesse de ce que tu me dis, mais une grave difficulté me reste; si tu l'as fait évêque comment se fait il que tu sois encore maître sur son terrain?" après de longues explications sur la juridiction épiscopale. Voilà, s'écria-t-il, qui me surprend plus que le reste: "Comment pouvez-vous dire: mois je suis maître jusqu'ici un autre jusque là? c'est ici le pays des Montagnais, comment pouvez vous en être maître. J'étais à ses yeux une grande carte de géographie. Puis je lui fis comprendre comment la juridiction épiscopale quant à sa source dans N.S.J.C. dont le pape était le vicaire et comment cet empire s'étendait sur les âmes des chrétiens et non sur la matière. Mille fois merci, me dit-il, jusqu'ici moi ainsi que tous les autres sauvages nous n'étions que des enfants, nous ne comprenions rien à tout cela, et comment aurions-nous pu le savoir sans personne pour nous l'expliquer. Je sens que mon esprit a plus grandi dans une heure que dans tout le reste de ma vie. Je ne serais désormais plus en peine pour expliquer tout cela à mes concitoyens qui m'interrogeaient sur toutes ces choses, mais auxquelles je ne pouvais rien répondre parce que j'étais aussi bête qu'eux. Merci, mon vieux père, je vais mettre à profit ce que je viens d'entendre." Il partit plus joyeux que s'il eût trouvé un immense trésor. Durant toute la nuit je l'entendis pérorer, expliquant [sic] avec toutes les circonstances possibles et ajoutant de son fond des réflexions appropriées, ce que je lui avais dit⁶⁶.

I I. Félicitations au nouvel évêque.

De la lointaine Europe, Mgr Taché donne enfin signe de vie à Mgr Clut ainsi que des nouvelles qui lui feront plaisir:

Je suis trop heureux d'avoir l'occasion de vous exprimer les sentiments de la respectueuse affection, qui m'anime envers Votre Grandeur. C'en est fait mon cher ami: la consécration épiscopale vous a revêtu de la plénitude du sacerdoce & par conséquent resserré et multiplié les liens qui nous unissaient déjà. Mon cœur vous dit volontiers les paroles que l'Église a mis dans votre bouche. "Ad multos annos". [...] J'espère que tout s'est fait à la satisfaction générale et qu'au milieu des émotions de la crainte et de l'espérance vous avez tous ensemble goûté une bien vive et bien douce satisfaction. J'ai regretté sincèrement que les circonstances m'aient privé du bonheur de prendre part à cette fête. Mgr Grandin a partagé mes regrets. Pour nous en dédommager ensemble, nous avons été dîner à St Rambert le 20 Juillet, c'était le jour même du rendez-vous au Lac La Biche. Votre respectable mère aurait mieux aimé son "Isidore"; en son absence la respectable dame semblait heureuse de voir ses deux amis. Votre cher curé donc! était-il content: il aurait voulu que tous deux nous le nomissions chanoine de nos Cathédrales respectives. En vain nous avons protesté que nous n'avons pas de chapitre. Ses parchemins de chanoine "de la Cathédrale de St Martin en main", il nous a prouvé comme deux et deux font quatre, que si nous avions autant bon vouloir que Mar Faraud, que nous aurions fait autant que ce dernier. Il vous aime ce cher curé et ne pouvant venir nous rejoindre il voudrait avoir le camail de tous les Évêques du Nord⁶⁷.

Si cette lettre de Mgr Taché a pu faire plaisir à Mgr Clut, il en est une autre qui lui procurera aussi de grandes consolations, celle de sa mère en date de janvier 1868:

Mon cher fils en commençant cette lettre je me sens pour ainsi dire le besoin de te dire quelques mots qui pourront te faire de la peine mais comme tu ma dit souvent quant t'écrivait il me fallait rien te caché cest à dire quil fallait toujours te tenir à peu près au courant des choses pénibles ou avantageuse qui aurait lieu à la maison paternelle, voici que j'ai à te dire quand recevant ta lettre qui était daté du **1er** juillet j'ai vu que j'allais être privé de te voir au temps que je me attendait, lorsque tu es parti de chez moi tu dit a ton parrain que tu viendrait que dans 10 ans nous y avons tous compté nous avons vu après que tu avais eu des raisons a ne pouvoir pas tenir ta promesse mais maintenant tu nous annonce autre chose afin de retarder toujours ta visite jusqu'à présent je suis été heureuse d'avoir cet honneur de voir chez moi les respectables messieurs qui sont tes confrères. J'ai à te dire en ce moment que auqu'un deux peuvent te remplacer ainsi cela veut tout dire... tu sait que je désirait tant de ce que tu faisait les classe que tu soit un jour prêtre et étant auprès de toi j'aurais pu assister à ta messe tout les jours, enfin Dieu dans son infinie bonté en a décidé autrement, que sont St nom soit bénis! tu dois te rappeler qu'a ton départ je tai témoigné auq'une regret quoique tu m'étais bien cher; et si j'ai l'avantage de te revoir avant de mourir j'en ferez de même à ton départ... le révérend père Genin t'a peut-être dit qu'il m'avait vu pleurer quand il a fallut nous séparer il est vrai que sa ma fait un effet mais sa fut bien vite passé quand tu aura occasion de voir ce respectable père présente lui mes respects ainsi qu'à monseigneur faraud.

Après lui avoir dit qu'elle lui a souvent souhaité la bonne année devant le bon Dieu et sa sainte Mère, elle poursuit:

si mes vœux sont exaucés il ne tarivera pas des malheur. Je doit te dire que voila trois mois que je n'ai pu aller a la messe qu'une seule fois j'ai un coup de sang au pied qui ma fait souffrir et qui m'empêchait de marcher le médecin qui me traitait ne connaissait pas assez le traitement de ce mal et au lieu de guérir il s'est formé deux petites plaies qui m'inquiétait beaucoup parce que je pensais qu'à mon âge c'était très sérieux heureusement pour moi j'ai appris qu'au couvent de St Vallier il y avait une religieuse qui connaissait bien ses sortes de mal je suis allé 2 fois cette respectable dame ma guéri⁸⁸.

12. Voyage de Mgr Clut en Europe.

Le désir de madame Clut sera bientôt comblé car son Isidore ira la voir. Le 2 décembre 1868, Mgr Faraud lui demande de se rendre en France "pour recruter des sujets, ramasser un peu d'argent et surtout consoler votre pauvre mère? — vous devez vous souvenir que c'est moi-même qui vous en ai fait la proposition l'été passé et partant je ne saurais y être opposé⁶⁹".

Selon ses *Mémoires*, Mgr Clut partit la fin de mai 1869⁷⁰ et accosta Brest le 3 septembre. Le même jour, il annonce au père Fabre qu'il espère avoir bientôt l'immense avantage d'être dans ses bras paternels, après être resté de dix quinze jours en Bretagne et dans le Maine pour se faire connaître et se faire préparer des aumônes pour l'époque de son retour⁷¹.

Comme on le pense bien, l'évêque a hâte d'arriver Saint-Rambert son pays natal. Il consigne dans ses *Mémoires*, mais sans en donner la date:

À la gare de St Rambert, la mère, les frères, les sœurs, les beaux frères et belles sœurs de Mgr l'attendaient. Ce fut une scène touchante que cette entrevue après 13 ans de séparation. Mgr d'Erindelle ne resta que quatre jours dans sa famille. Il voulut s'occuper aussitôt atteindre le but de sa visite⁷².

L'évêque parle ensuite de son travail: il cherche des sujets et des ressources et parvient recueillir environ 15,000 francs, une chapelle épiscopale de 1,500 francs, six ou sept caisses d'ornements, linge d'église ou objets nécessaires aux missions. Les sujets furent plus difficiles trouver. Un mois avant son départ, il ne pouvait encore compter sur personne. Le père Fabre lui promit un père et un frère, puis la suite de nouvelles recherches, il trouva quatre vocations Viviers dont une rebroussa chemin au Havre. Un autre arriva quelques jours avant le départ de Mgr Clut, c'était l'abbé Auguste Lecorre dont on parlera dans le vicariat comme du "père abbé" et qui accompagnera Mgr Clut dans sa grande randonnée en Alaska. Les autres vocations étaient les pères Dominique Collignon, ordonné prêtre Nancy par Mgr Clut, Bruno Roure, Victor Ladet, Albert Pascal, futur évêque de la Saskatchewan, et le frère Ernest Reynier⁷³ qui tous fourniront un long apostolat au Mackenzie.

Après environ un mois Rome, depuis l'ouverture du Concile du Vatican au 30 octobre 1869, Mgr Clut rentre en France, fait ses adieux sa famille qui, dit-il, furent plus pénibles que la première fois en 1857⁷⁴. Il s'arrête deux jours Lyon, où sa mère vint le voir ainsi que Louis Clut. Il écrit:

La mère de l'Évêque d'Erindelle, ayant cru par sa sensibilité des adieux précédents, avoir excité celle de son fils, prit tant sur elle-même dans cette dernière entrevue, qu'elle ne versa pas une larme; elle était même toute rayonnante de joie et encourageait son fils ne pas se laisser vaincre par la sensibilité de ces sublimes paroles: "mon fils, ne soyez pas inquiet sur mon compte, voyez comme je suis heureuse, contente; allez, allez accomplir sans ennui de vos parents votre œuvre d'apôtre." Mr Louis Clut frappant amicalement sur l'épaule de son frère lui disait: "allons courage, montrez-vous homme".

Par des efforts inouis M. E. Clut et ses deux fils purent triompher de leur sensibilité. Il n'y eut aucune larme au moment de la séparation. Autant la 1^{re} séparation lui avait été pénible et lui était resté pénible après, autant cette dernière lui a été et est restée douce jusqu'à présent. Cette dernière séparation ne s'effacera jamais de sa mémoire⁷⁵.

D'Annonay, le 13 octobre, Mgr Clut fait un nouvel assaut auprès du supérieur général pour obtenir des sujets:

Je dois vous dire, mon Très Révérend Père, que la cause déterminante de mon voyage en France, ce n'est point le concile; nous n'en avions point reçu la convocation; c'est le manque de sujets tant pères que frères convers.

Pour empêcher nos pères de se tuer tous, avant le temps, et pour continuer et même augmenter un peu l'œuvre de nos missions, il nous faut absolument au moins 6 prêtres et 8 frères coadjuteurs. Pauvre en jeunes sujets, comme est la Congrégation, je n'ose lui en demander un tel nombre. Je voudrais savoir cependant et au plus tôt quel nombre de pères et de frères vous pourriez me donner, mon retour, qui aura lieu dans la dernière 15^{ne} d'Avril, afin que si vous ne pouvez point me donner le nombre requis, j'en cherche parmi les étrangers. Il va, sans dire, que nous préférons infiniment des sujets formés au sein de la famille, que ceux former. [...]

Je ferai tout en mon pouvoir en France pour susciter des vocations en faveur de notre Congrégation⁷⁶.

À son retour en France, monseigneur se rend la maison générale Paris, puis quitte le 2 du même mois. Le 3, il est au Mans, le 7, il part pour Brest et, le 9, dit adieux à la patrie.

13. Retour dans les missions.

Après diverses étapes, l'évêque débarque à Fort Providence le 20 octobre 1870⁷⁷.

Si son voyage n'a pas produit toutes les vocations escomptées ou du moins demandées, il eut tout de même des résultats importants pour le bien des missions et avait procuré bien des joies, celle de revoir sa bonne mère n'étant pas des moindres.

De retour chez lui, l'évêque écrit à sa mère le 19 novembre et en reçoit cette réponse, datée du 16 juin 1871:

Mon cher et bien aimé fils mon bon Isidore je vous remercie du fond du cœur de la belle lettre que vous m'avez écrit daté de la providence du 19 novembre; mon cher enfant de loin de votre mère vous lui avez souhaité une bonne fête j'espère avec la grâce de Dieu que ma bonne patronne aura exaucé vos vœux. [...] mon bon Isidore vous me croyez peut-être toujours sensible de notre séparation rassurez vous à ce sujet je suis toujours dans les mêmes dispositions que j'étais lorsque nous nous sommes séparés à Lyon c'est à dire que je suis devenu très courageuse il est vrai que j'avais besoin de vous revoir car quand nous nous sommes quittés à St Rambert j'étais bien triste cette séparation me fut très pénible si j'avais su que sa me fit cet effet je n'aurais pas sorti de ma maison. Mais je désirais voir les braves et respectables messieurs qui sennallaient avec vous pour vous aider à évangéliser ces pauvres peuples; je fut privé de cet avantage par la sensibilité qui s'empara de moi trop vivement vous savez que je descendit au bureau de poste jen avait besoin ces bonnes dames me fire une infusion qui metait bien nécessaire mon bien aimé fils je puis vous assurer que depuis que je vous ai quitté à Lyon je ne suis pas été chagrine à votre sujet cependant je comprend vos miseres vos souffrances et vos peines mais ma grande consolation c'est de savoir que vous êtes la ou le bon Dieu voulait et que vous avez l'honneur insigne d'être sous le drapeau de la vierge Immaculée. Chaque fois que je vais à l'église je ne manque pas de lui parler de vous j'ai la douce confiance quelle mentent [m'entend] et qu'elle vous protégera toujours et vous accordera toutes les graces que vous aurez besoin pour bien remplir la mission que vous été appelé par Dieu et sa sainte mère; je nai pas besoin de vous rappeler a ce sujet ce qui sest passé dans le temps que vous neties pas encore né vous êtes au courant de cela il suffit que je vous dise que Dieu et la bonne vierge ont exaucé mes vœux et qu'ils voudront encore macorder ce que je leur demande tous les jours pour le succes de vos missions c'est a dire que toutes les personnes qui vous sont confies pour les instruire de notre bonne et sainte religion soient nombreux et aillent au ciel [...]

Après quelques nouvelles de la famille, la mère ajoute:

Mon bien aimé fils il est décidé que je vais passer mes vieux jours dans la maison paternel. vous savez que votre brave père mavait dit bien souvent dans sa longue maladie femme j'ai une chose a te recommandé tu ne quittera pas ta maison après de moi je te le recommande expressément tes enfants ont besoin de toi et tu as besoin deux il ma même repetes cela un quard dheure avant de rentrer le dernier soupir je lui avais meme promis puis me voyant si loin de St rambert j'avais pensé d'acheter une maison pour être plus près de l'église puis apres avoir bien réfléchi et avoir consulté des personnes très éclairés est pieux il mon conseille de rester chez moi que ma chambre etait encore entoure de plusieurs belles choses ou je pouvais bien méditer est en munissant aux prieres qui se faisait a l'église je pouvais être dispensé de me rendre en personne puisque Ion ma accorde cette faveur ça me rendra plus tranquille et quand je ne poures pas aller a St rambert faute de voiture ou autre chose je seres tranquille sur mes devoirs les plus indispensable. [...] mon bien cher fils il est bien temps de terminer mon griffonnage sependant en vous écrivant cette petite lettre j'ai fait du mieux que j'ai pu je reconnais que mes ans me pese quoique sependant je vais passablement bien mais je reconnais que je nai plus la même mémoire que j'ai eu dans le temps mon cher fils je pense et je desire que ces quelque ligne que je vous écrit vous feront plaisir je souhaite que vous les receviez parfaite santé et de longue duree Je vous embrasse par la pensez. Votre mère. V^{ve} Clut⁷⁸.

Ce fut, semble-t-il la dernière lettre que Mgr Clut reçut de sa mère et qui ne manqua certes pas de le réjouir en voyant ses sentiments si chrétiens. Elle n'écrira qu'une fois par la suite, mais pour annoncer la mort du frère de monseigneur⁷⁹.

14. La vie missionnaire continue.

Après son sacre, Mgr Clut reprend son activité débordante, plus débordante que jamais. Il est désormais obligé de voir à tout le vicariat car Mgr Faraud se retire bientôt à Lac-La-Biche, d'où il tente de diriger son vicariat, mais on comprend que nombre de problèmes sont référés à Mgr Clut qui se trouve sur place et qui voyage incessamment d'un bout à l'autre de ce vaste district. Il est en contact continu avec les missionnaires et doit partager leurs problèmes et leurs peines. Celles-ci ne lui manqueront jamais.

Le père Clut ne s'est jamais ménagé. Monseigneur Clut ne se ménage jamais et ne recule devant aucune difficulté. Il est tout aussi à l'aise dans la direction des missionnaires que dans les travaux manuels qui s'imposent, si bien que le père Alphonse Desmarais pourra dire un jour, alors que l'évêque réside à la mission de Grouard: "Je n'ai pas de meilleur frère convers que Mgr Clut".

Même vieux et infirme, il se rend utile au vicariat jusqu'à sa mort, survenue à Grouard, le 9 juillet 1903, après une carrière épiscopale de près de quarante ans.

Gaston CARRIÈRE, O.M.I.
Ottawa, Canada

Notes:

- 1 Voir Gaston CARRIÈRE, O.M.I., *Mgr Provencher la recherche d'un coadjuteur*, dans *La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*. Sessions d'étude, 37 (1970), p. 71-93.
- 2 Voir Gaston CARRIÈRE, O.M.I., *L'élévation du père Vital-Justin Grandin, o.m.i., l'épiscopat*, dans *Études oblates*, 32 (1973), p. 100-134, 159-191.
- 3 Peu réaliste, Mgr Norbert Blanchet, d'Oregon City, présenta à la Propagande, le 23 février 1846, un long mémoire dans lequel il proposa la création de nouveaux sièges épiscopaux, se basant sur un voyage qu'il fit dans le Nord-Ouest en 1838. Il suggérait "le *Fort Edmonton*, dont le protestantisme fait également un centre, et qui, dès aujourd'hui, pourrait si utilement devenir la résidence d'un Evêque catholique." C'était alors bien prématuré. Voir *Acta*, vol. 209, f. 171= (archives de la Sacrée Congrégation de la Propagande). L'abbé Jean-Baptiste Thibault s'y rendra en 1842.
- 4 "Une troisième subdivision du vicariat de la Rivière-Rouge serait peut-être nécessaire aussi aux environs du lac Athabasca." (*Ibidem*). Aucun missionnaire ne s'était rendu si loin et le premier sera le père Taché, mais en 1847.
- 5 Expression employée par le père Henri Grollier par opposition au "traiteur-roi" du Nord; un évêque des lieux qui n'eut pas à courir du midi au septentrion, seulement à de rares intervalles, mais qui fut toujours là pour répondre à toutes les demandes, satisfaire à toutes les exigences" (Alexandre TACHÉ, o.m.i., *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, 1888, p. 126).
- 6 Ces lettres sont perdues.
- 7 Cette lettre est aujourd'hui introuvable.
- 8 Archives provinciales O.M.I., Edmonton, dossier Grollier, Henri.
- 9 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Taché, Alexandre.
- 10 Archives provinciales O.M.I., Edmonton, dossier Grollier, Henri.
- 11 Les pères Henri Faraud et Isidore Clut.
- 12 Archevêché de Saint-Boniface, microfilm 1774. Nous citerons ces archives d'après la copie microfilmée conservée aux archives Deschâtelets à Ottawa.
- 13 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Clut, Isidore.
- 14 Le 6 septembre 1861 (archevêché de Saint-Boniface, microfilm 1790). Voir aussi *Œuvres de Mgr Grandin*, vol. 9 (Centre de recherche, Université Saint-Paul, Ottawa).
- 15 Alexandre Taché, o.m.i., *Vingt ans de missions...*, p. 126-127; *Souvenirs de Mgr Grandin*, dans *Œuvres*, vol. 4 et *Notes sur Mgr Taché*, *Ibidem*, vol. 5.
- 16 A Mgr Taché, 24 juin 1861 (archevêché de Saint-Boniface, microfilm 1790). Dans les *Œuvres*, vol. 9, la lettre est datée du 23.
- 17 *Œuvres*, vol. 9.
- 18 *Ibidem*, vol. 9.
- 19 Archives générales O.M.I. Rome, dossier Faraud, Henri.

- 20 Le pape était malade et Mgr Faraud s'était plaint au pape de sa santé.
- 21 Archives diocésaines de Saint-Boniface, microfilm 1838.
- 22 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Faraud, Henri.
- 23 *Délibérations du Conseil général*, vol. 2, p. 107 (archives générales O.M.I., Rome).
- 24 *Lettere e Decreti*, vol. 335 (1864), f. 403r (archives de la Sacrée Congrégation de la Propagande).
- 25 *Délibérations du Conseil général*, vol. 2, p. 185.
- 26 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Fabre, Joseph.
- 27 *Lettres du père Fabre 1864-1865*, p. 4-5 (archives générales O.M.I., Rome).
- 28 Vital GRANDIN, o.m.i., *Notes et souvenirs*, 2e partie, p. 176-177 (archives provinciales O.M.I., Edmonton).
- 29 Jules LE CHEVALLIER, o.m.i., *Démembrement du vicariat de la Rivière-Rouge durant l'administration de Mgr Taché*, dans *Etudes oblates*, 4 (1945), p. 95-96.
- 30 *Ibidem*, p. 96.
- 31 *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 6 (1867), p. 329-330.
- 32 Le titre de Mgr Faraud.
- 33 Ce mot a été rayé par Mgr Clut et remplacé par "auxiliaire".
- 34 *Mémoires*, vol. 1, p. 13-14 (archives de l'archevêché de Grouard-McLennan).
- 35 *Missions ... des ... Oblats de Marie Immaculée*, 6 (1867), p. 330; *Les Cloches de Saint-Boniface*, 2 (1903), p. 431-432.
- 36 Mgr Clut au père Fabre, 11 mars 1866 (archives générales G.M.T., dossier Clut, Isidore).
- 37 Mgr Alexandre Taché, o.m.i.
- 38 Mgr Justin-Vital Grandin, o.m.i.
- 39 Mgr Clut au père Fabre, 11 mars 1866 (archives générales O.M.I., dossier Clut, Isidore).
- 40 *Mémoires* de Mgr Clut, vol. 1, p. 13-14.
- 41 *Œuvres de Mgr Grandin*, vol. 11 et archives provinciales O.M.I., Fort Smith.
- 42 Mgr Taché et le père Florent Vandenberghe, visiteur canonique.
- 43 Mgr Grandin écrit en 1893. Dans son acte de visite, le père Vandenberghe instituait la charge de "procureur des missions pour le nord ouest" qui paraissait nosseigneurs Taché et Grandin un manque de confiance envers leur administration. A la suite des plaintes portées par Mgr Taché, le père Fabre lui écrit le 8 mars 1866 pour le rassurer sur ses sentiments l'endroit des évêques oblates: "Je n'ai dans mon esprit et dans mon cœur ni crainte, ni méfiance l'égard de nos Bien aimés Evêques vicaires apostoliques. Je les regarde tous comme des membres d'élite et bien aimés de notre chère Congrégation dont ils font l'honneur principal. Tout ce que je veux, tout ce que je désire, c'est qu'ils soient l'abri de toute pensée équivoque de la part de ceux des nôtres qui seraient soupçonneux ou inquiets. Voilà pourquoi je voudrais leur faire une position claire, simple et franche telle que les plus exigeants n'aient rien penser, ni rien dire (*Lettres du père Fabre 1864- 1866*, p. 17-18).
- 44 *Œuvres de Mgr Grandin*, vol. 4.
- 45 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Clut, Isidore.
- 46 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Faraud, Henri.
- 47 Archives provinciales O.M.I., Fort Smith.
- 48 *Œuvres de Mgr Grandin*, vol. 11 et archives provinciales O.M.I., Fort Smith.
- 49 Nous n'avons pas cette lettre, ni celle de Mgr Taché.
- 50 *Œuvres de Mgr Grandin*, vol. 9.
- 51 *Dix huit ans chez les Sauvages*. Cet ouvrage a été fortement critiqué par Mgr Grandin et Mgr Taché. Ce dernier lui reproche en outre d'avoir utilisé presque le même titre que *Vingt années de missions*.
- 52 *Œuvres de Mgr Grandin*, vol. 14.
- 53 *Dix huit ans chez les Sauvages*.
- 54 *Œuvres de Mgr Grandin*, vol. 9.
- 55 Le 26 juillet 1866 (archives générales O.M.I., Rome, dossier Fabre, Joseph).
- 56 Le 29 novembre 1866 (archives provinciales O.M.I., Fort Smith).
- 57 La démarche avait failli être encore prématurée comme on le voit par la lettre du père Emile Grouard à Mgr Clut, le 18 mars 1867: "Qui eut deviné cet ensemble de circonstances qui ont déjoué ces plans si bien conçus? Oh! si j'avais eu les yeux d'un voyant, je n'eusse point manifesté ce sentiment qui s'éleva en moi lorsque Mgr Faraud

- proposa de vous donner la consécration épiscopale immédiatement. Quelle occasion de travailler à faire un Evêque" (archives générales O.M.I., dossier Grouard, Emile).
- 58 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Taché, Alexandre.
- 59 Il écrit de la mission de la Nativité au Fort Chipewyan.
- 60 Archives provinciales O.M.I., Edmonton (microfilm 270 aux archives Deschâtelets, Ottawa).
- 61 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Taché, Alexandre.
- 65 Archives générales des Sœurs Grises de Montréal (microfilm 231 aux archives Deschâtelets, Ottawa).
- 66 Archives de l'archevêché de Montréal, dossier Oblats.
- 67 Le 7 décembre 1867 (archives générales O.M.I., Rome, dossier Taché, Alexandre).
- 66 Archives de l'archevêché de Montréal, dossier Oblats.
- 67 Le 7 décembre 1867 (archives générales O.M.I., Rome, dossier Taché, Alexandre).
- 69 *Ibidem*, dossier Faraud, Henri.
- 70 VOL 1, p. 19.
- 71 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Clut, Isidore.
- 72 *Mémoires* de Mgr Clut, vol. 1, p. 19.
- 73 *Ibidem.*, vol. 1, p. 20.
- 74 *Ibidem*, vol. 1, p. 20.
- 75 *Ibidem*, vol. 1, p. 20-21.
- 76 Archives générales O.M.I., dossier Clut, Isidore.
- 77 *Mémoires* de Mg, Clut, vol. 1, p. 22-34.
- 78 Evêché de Fort Smith, dossier Clut, Isidore.
- 79 *Ibidem*.